DISCOURS
SUR LA DOULEUR,

Prononcé à l'ouverture des Cours d'anatomie et de chirurgie de l'hospice général des malades de Lyon, le 28 brumaire, an 7, la Commission administrative des hospices civils du canton de Lyon séante, et en présence des Autorités constituées, civiles et militaires;

Par Marc-Antoine Petit, docteur en médecine de la ci-devant faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon, Professeur d'opérations et de chirurgie clinique, membre de la société de médecine de la même ville, correspondant des sociétés de Bruxelles, de Grenoble, d'Anvers et de Bordeaux.

Imprimé à la demande du Public.

A LYON,
Chez Reymann et Comp.e, Libraires; rue Dominique, n.o 73.

An 7 de la République française.

[illegible]

DE LA DOCTRINE

[illegible]

AUX AMIS
DE MA JEUNESSE,
ET DE TOUTE MA VIE.

PHILIPPE PARAT, Médecin suppléant de l'hôpital;
RENAUDIN, Médecin de l'école de Montpellier;
BUGNARD, Médecin, et ancien Chirurgien en chef de l'hospice des vieillards;
MARTIN l'aîné, Chirurgien en chef de l'hospice des vieillards.
LOUIS CARTIER, mon successeur.

AMIS,

Je vous dédie ce foible essai; c'est un conseil que m'a donné mon cœur. En le lisant, vous y reconnoîtrez le langage du vôtre, et des principes qui nous sont communs. Puissiez-vous, en acceptant cet hommage, éprouver autant de plaisir que votre constante amitié en a répandu sur ma vie.

PETIT.



DISCOURS

SUR LA DOULEUR,

Prononcé le 28 brumaire, an 7, à l'ouverture des Cours d'anatomie et de chirurgie de l'hôpital de Lyon.

CITOYENS,

Je viens vous entretenir un moment d'un de vos ennemis ; de l'éternel ennemi du genre humain ; d'un tyran qui frappe, avec une égale cruauté, l'enfance et la vieillesse, la foiblesse et la force ; qui ne respecte ni les talens, ni les rangs ; qui n'est jamais attendri par le sexe ou par l'âge ; qui n'a point d'amis à épargner, point d'esclaves à

ménager; qui frappe sa victime au milieu de ses amis, dans le sein des plaisirs, et sans craindre l'éclat du jour plus que le silence des nuits; contre qui la prévoyance est vaine, et la défense d'autant moins sûre, qu'il semble s'armer contre nous de toutes les forces de sa nature.

A ce fidèle tableau, vous m'avez tous compris; vous avez reconnu l'ennemi de la félicité humaine; et la douleur est le tyran que je n'osois vous nommer. La douleur! Loin d'ici, amis folâtres du plaisir; vos oreilles seroient blessées par les accens de ma voix sévère. Eloignez-vous, hommes heureux, dont les yeux n'ont jamais su répandre des larmes, dont le cœur ne s'est point amolli sous l'impression de la douleur; éloignez-vous, ou plutôt restez tous: en est-il parmi vous qui n'ait jamais goûté sa funeste amertume? Ah! j'en atteste vos souvenirs. La douleur est le premier sentiment qui nous fait appercevoir la vie; elle se mêle à tous les momens de sa trop courte durée, et l'on diroit que la nature avoit besoin de l'opposer au plaisir, comme dans l'air que nous respirons; elle a combiné, par un art heureux, le germe empoisonné de la mort, avec l'aliment de la vie.

Soyez cependant sans alarmes ; vous qui daignez m'entendre, et dont la sensibilité, peut-être, est d'avance effrayée des tableaux que je vais offrir ; je n'en chargerai point les couleurs ; je ne viens point briguer le triste honneur de déchirer vos ames : si en définissant la douleur, je m'arrête un moment sur les causes qui la produisent, et sur celles qui l'aggravent ; si je cherche à saisir ses différens caractères ; si j'étudie ses effets sur tous les organes du sentiment, dans tous les âges de la vie, et dans la maladie comme dans la santé ; si sur-tout j'en examine les dangers et les degrés cruels, par lesquels elle amène et le déchirement et la mort, je le ferai avec tous les égards, tous les ménagemens que l'on doit à la sensibilité ; j'imiterai, autant qu'il dépendra de moi, les artistes savans, qui, ne touchant que des poisons, savent en faire sortir pour l'homme, ou le plaisir ou un bienfait. Un moment je m'arrêterai sur l'espoir consolant d'en trouver le remède ; je le chercherai par-tout ; je le demanderai à l'expérience, à l'analogie, et sur-tout à la nature. Je ferai plus encore ; j'oserai vous dire que la douleur est utile ; j'en accumulerai les preuves ; et si je ne vous entraîne pas par le sentiment de la vérité, je vous

laisserai du moins celui d'une heureuse illusion.

Définition de la douleur. La douleur est cet état d'une ame qui, comparant sa position présente à son état passé, juge que le corps éprouve, dans quelques-unes de ses parties sensibles, ou dans son ensemble, des déchiremens ou des altérations qui en dérangent l'harmonie.

Causes immédiates et prochaines. Pour concevoir la production de ce sentiment pénible, il faut donc admettre nécessairement, 1.° l'existence d'une cause d'irritation dans quelques points de l'économie animale; 2.° son action sur des organes sensibles; 3.° et sur-tout une situation de l'ame, assez maîtresse d'elle-même pour pouvoir en ressentir et en apprécier les effets.

Causes externes. Les causes possibles d'une irritation quelconque, sont aussi multipliées que les objets qui nous entourent. Etre sensible, l'homme placé au milieu d'eux, en reçoit des impressions de plaisir ou de douleur, selon leur manière d'agir envers lui, et les modifications de sa propre sensibilité. Leur action est agréablement sentie toutes les fois qu'elle est en juste rapport avec la délicatesse de nos organes, ou que ceux-ci ne jouissent pas accidentellement d'une vitalité plus grande que celle que leur assigna la nature; mais,

si ce rapport est manqué, si leur action a plus de force que le tissu de nos parties a de résistance à leur opposer, alors l'irritation est produite, et l'impression qui la détermine prend, suivant les circonstances, le nom de compression, de meurtrissure, d'épanchement, de brûlure, d'écorchure, de piqure, de plaie (1) simple ou contuse, d'entorse, de rupture, de luxation, de fracture ou d'écrasement. Pour que de tels effets soient produits, il n'est cependant pas nécessaire que les objets qui nous touchent obéissent à l'impulsion d'une force bien grande; il suffit souvent que la sensibilité de nos parties soit augmentée, ou que le degré de ton ou de tension dont elles doivent jouir, soit porté au-delà de ses justes bornes. Le milieu dans lequel nous vivons, cet air dont le contact est si léger, qui porte la fraîcheur et la vie dans le sein qui le respire, devient pour un œil enflammé (2), ou pour un poumon

(1) Les parties divisées ne sont plus douloureuses; mais leurs angles et leur fond où se rencontrent des parties qui ne sont coupées qu'imparfaitement, et sur lesquelles se passent des tiraillemens douloureux que feroit cesser une section plus profonde.

(2) On peut en dire autant de la lumière sur un œil longtemps fermé, ou après une obscurité prolongée; il est même

malade, une cause d'irritation et de douleur. La peau, frappée d'inflammation, se gerce ou se déchire sous l'effort le plus léger; les muscles, les tendons les plus forts se rompent comme le verre fragile, lorsqu'ils sont surpris et frappés dans l'acte de leur plus violente tension; les os les plus durs enfin, offrent à peine quelque résistance à la cause qui tend à les fracturer, lorsqu'un vice vénérien, scorbutique ou cancéreux a porté jusque sur eux son impression délétère.


Causes internes.

Les causes d'irritation que nous venons de rappeler, n'ont, avec l'économie animale, que des rapports indirects; elles sont toutes extérieures et accidentelles; elles n'entrent point dans les vues de la nature; nous pouvons nous en garantir; nous en avons les moyens; leurs germes ne se préparent point dans une obscurité dangereuse; tous leurs effets sont sensibles, et l'art qui les combat a de plus grands succès à se promettre. Il n'en est pas de même de celles qui se préparent en silence

probable que c'est à son impression sur des organes affoiblis, autant qu'à celle d'un air plus pur, que l'on doit attribuer les mal-aises, les suffocations, les vertiges et les défaillances qu'ont éprouvé presque tous les prisonniers rendus à la lumière, après avoir long-temps gémi dans l'horrible obscurité des cachots.

dans la profondeur de nos organes, et qui y sont chaque jour accumulées par les progrès naturels (3) de la vie, et peut-être plus encore par la manière dont nous en jouissons ; elles sont d'autant plus à redouter, que rien ne nous avertit de leur formation, et qu'elles restent inaperçues dans le sein qui les porte, jusqu'au moment où l'influence d'une cause active les livre à leur développement funeste.

Lorsqu'elles rendent leur existence sensible par des effets, il en résulte, pour l'économie animale, des états d'altérations différens, suivant qu'elles agissent sur les solides (4) ou sur les fluides. Dans le premier, il peut y avoir relâchement ou tension, spasme, constriction, rupture; dans le second, en-

Leurs effets sur les solides et sur les fluides.

(3) La carie des dents, les cheveux qui blanchissent ou qui tombent, l'ouie qui se perd, la cataracte qui se forme, la transpiration qui diminue, la sensibilité qui s'use, la force de contraction des muscles qui se perd, les os qui deviennent plus fragiles, les sutures qui disparoissent, les parties molles qui s'ossifient, les liquides qui forment des concrétions dans les différens organes, en sont des preuves indubitables.

(4) La douleur dépend des élémens opposés qui nous composent; un corps simple n'auroit pas de douleurs. *Galien*, de locis affectis.

gorgement (5), obstruction, corps étrangers, cours d'humeurs dévié, accéléré, suspendu ou supprimé, existence de diverses acrimonies, chaleur, froid (6), humidité ou sécheresse. Rarement ces états s'isolent assez pour exister seuls, ou pour n'affecter qu'un genre d'organes. Quelle que soit la simplicité de leurs élémens, ils ne tardent pas à se combiner entre eux, à former des complications dangereuses, à développer des causes d'irritation nouvelle, qui, symptômes aujourd'hui, devront être considérées demain comme causes, et fourniront à l'art des indications particulières.

Elles doivent agir rapidement

Quelques grands que soient les changemens qui s'opèrent alors, on ne peut les considérer comme causes d'irritation, qu'autant qu'il se font avec une rapidité qui surprend la nature (7); la piqûre la plus légère, le corps étranger le plus petit, la distention ou

(5) *Vel ab ipsâ congestione, vel per et propter congestionem*, *Sthaal*, theor. medic. vera, p. 642, *Galien. Hyppocr.*

(6) *Ab intemperie calida aut frigida.*

(7) Tout changement brusque est douloureux, même en bien; tel que se chauffer brusquement quand on a froid, se refroidir quand on a chaud, boire trop quand on a bien soif, beaucoup manger quand on a faim, forcer le mouvement après un long repos, s'exposer à une lumière très-vive en sortant des ténèbres, etc.

le déplacement le moins sensible de nos organes, produisent souvent les effets les plus alarmans, tandis que sous l'action insensible du temps, les viscères (8) les plus précieux se détruisent, les membres les plus importans se déplacent, les corps les plus volumineux s'interposent entre nos parties, sans que nous soyons avertis du danger, par le sentiment de la plus légère irritation; les fonctions se plient, sans effort, à ce nouvel état (9), et le mal se perd ou s'atténue dans cette heureuse lenteur.

Leur siége. Elles agissent sur des parties plus ou moins sensibles.

Il n'est pas indifférent à la production de la douleur et de ses différens degrés, que les causes d'irritation s'appliquent à telle ou telle de nos parties; douées d'une sensibilité fort inégale, cette faculté qu'elles ont de sentir, n'obéit pas à tous les genres d'excitation; ceux qui peuvent agir sur l'œil ou sur le nez, sont sans effets sur l'estomac et sur la peau; les os, les membranes et les tendons ne sont point émus par les mêmes

(8) Ceci doit s'entendre du parenchime même des viscères, car tous les praticiens savent combien est douloureuse l'inflammation la plus légère de leur membrane.

(9) *His quibus mutatur corrumpiturque natura, dolores fiunt non quibus corrupta jam est et mutata.* HYPPOCR.

moyens qui excitent dans les muscles ou dans les viscères, des convulsions ou des déchiremens ; et c'est sans doute à cette difficulté de trouver, pour chaque partie, son véritable moyen d'excitation, qu'est dû, en physiologie, ce blasphème de la nature vivante, qui suppose, dans l'économie animale, des parties dépourvues de toute sensibilité. A la vérité, les nerfs qui en sont les seuls agens, ne peuvent se poursuivre et se démontrer dans toutes, et la manière dont ils y sont développés, les rend susceptibles de sensations inégales et diverses ; mais le sentiment aigu de la douleur qui n'en épargne aucune, qui s'y développe d'autant plus cuisant, que la sensibilité s'y trouvoit plus cachée, puisqu'alors elle ne peut être éveillée que par une irritation plus forte, prouve mieux que l'œil de l'anatomiste et que son couteau, que le droit de sentir est commun à toutes nos parties, et que la nature, en les rassemblant, n'a pas voulu faire siéger la mort avec la vie.

La sensibilité est plus vive aux extrémités des nerfs, surtout dans les plus petits.

Il est cependant, pour les nerfs eux-mêmes, des circonstances qui peuvent faire varier la sensibilité dont ils jouissent : en général, elle est d'autant moins marquée, qu'on les irrite plus près de leur origine. Elle est excessive

à leurs extrémités ; et quand, dans les expériences du galvanisme, on y place les points d'armature, les mouvemens de l'animal (10) sont plus violens. Rien n'égale la délicatesse de ceux qui se terminent à la peau des lèvres ou des doigts, dans la rétine, dans la membrane de l'estomac ou des intestins, à l'extrémité du gland ou du sein. Un vésicatoire qui découvre un grand nombre de houppes nerveuses enflammées, en donne souvent la preuve cruelle. Je n'ai pu soulager, que par l'extirpation, les atroces douleurs qu'occasionnent certains ganglions nerveux que l'on voit se développer sous la peau (11) ; et

---

(10) Recherches physiologiques, et expériences sur la vitalité, par J. S. *Sue*. Paris, 1797. p. 30.

(11) Cette espèce de maladie est assez peu connue ; ce sont de petites tumeurs du volume d'une fève, très-dures, mobiles, sans couleurs, survenue dans des endroits frappés, et le plus souvent sans cause apparente, qui occasionnent des douleurs cruelles au plus léger toucher, dans les mouvemens un peu violens, ou dans les changemens de temps. Aucun topique ne les soulage ; rien ne peut les dissoudre ; l'extirpation guérit seule. On trouve une tumeur blanche, enveloppée d'une membrane, fibreuse dans son intérieur, ordinairement adhérente à la peau, assez libre dans le tissu cellulaire, où elle ne paroît tenir qu'aux filets nerveux dont elle est l'épanouissement. Le plus grand nombre de celles que j'ai opérées, étoit aux jambes ; une seule occupoit l'avant-bras. *Valsalva* paroît avoir fait la même opération. Voyez *Morgagni*, de sedibus, Tom. 3, p. 28, art. 15.

l'observation a mille fois démontrée que le tétanos accompagne moins souvent les plaies du cerveau que celles des extrémités. Par une suite des mêmes lois, les nerfs les plus petits doivent être les plus susceptibles d'irritation, parce qu'ils ont essentiellement plus de parties nerveuses que les gros, sans être enveloppés, comme eux, d'une gaine et d'un tissu cellulaire abondant, qui atténue toujours plus ou moins les impressions qu'ils reçoivent; c'est ce qui rend plus pénible l'arrachement d'un seul cheveu que d'un plus grand nombre, et si insupportables certaines douleurs de dents, lorsque la carie qui les ronge a mis à nu le nerf délicat qui les pénètre. La vivacité de la douleur dépend donc moins de l'étendue de la partie irritée, que de sa nature ; on souffre moins d'une grande plaie dans les parties charnues, que d'un léger coup sur l'œil, ou d'une épine enfoncée sous l'ongle. *Pouteau* vit la luxation d'un os sésamoïde, donner des convulsions mortelles; *Charles IX* mouroit, sans *Ambroise Paré*, de la légère piqûre d'un nerf du bras. *Desant* vit et calma, par le feu, les plus horribles convulsions, survenues pour avoir irrité, avec la pierre infernale, une petite tumeur près du meat urinaire. La douleur des

des dents est affreuse ; celle de l'oreille a produit le délire et la mort (12). Et j'ai vu trois malheureux succomber sous la masse de la douleur, après des brûlures superficielles, mais qui avoient largement dénudé tout le tissu nerveux de la peau.

Chaque cause d'irritation à un siège qu'elle préfère.

Si les causes d'irritation pouvoient agir également sur toutes nos parties, la vie seroit à chaque instant compromise, ou la santé une chimère. Il suffiroit du développement d'une seule, pour éveiller par-tout le sentiment de la douleur, et ce n'est pas ce que vouloit la nature ; aussi, par une prévoyance admirable, a-t-elle, pour ainsi dire, marqué quels étoient, dans tels ou tels cas, les organes qui devoient souffrir. Le sang recèle le plus grand nombre de ces causes, ou s'en dépouille par les sécrétions ; les différentes espèces d'acrimonie, et la dartreuse sur-tout, portent plus volontiers sur la peau ; l'acrimonie laiteuse aime à errer dans le tissu cellulaire, les vices cancéreux et scrophuleux portent aux glandes, le rhumatisme aux

(12) *Celse*, liv. VI, chap. VII, — *Hyppocrate* la regarde moins dangereuse dans les vieillards que dans les enfans, à raison des progrès de l'ossification.

muscles, la goutte aux jointures (13), la vérole aux membranes et aux os. Destinés a de plus nobles usages, les viscères sont frappés moins souvent; les nerfs y sont plus enveloppés, la sensibilité moins vive; son excès eût été nuisible à leurs fonctions; les altérations qu'ils éprouvent amènent la défaillance ou la foiblesse plus que la douleur; comme si, par un symptôme plus effrayant, la nature avertissoit du danger plus grand qui la menace.

La tête est le siége des plus fréquentes douleurs.

La tête est, de toutes les parties du corps humain, la plus fréquemment douloureuse; elle paye cher l'avantage de loger l'organe du sentiment. Les cheveux, dont elle est ornée, se gonflent dans la plique polonaise, versent du sang, et sont d'une excessive sensibilité. Les parties molles qui la recouvrent, deviennent le siége des éruptions ou des fluxions les plus opiniâtres. Les os du crâne trop épais ou trop minces, la jonction trop exacte des sutures, leur absence, leur écartement,

(13) *Hyppocrate* regarde la douleur des jointures comme une des plus cruelles. Elle se soulage, dit-il, lorsqu'il survient une douleur de colique, l'humeur s'évacuant alors par les selles. *In.* 6. *Epid. Text.* 3.

des tumeurs ou des érosions dans les os; l'adhérence des deux méninges entre elles, leur épaisseur, leur dureté, la plénitude des vaisseaux sanguins (14), l'eau dans les ventricules, des hydatides, l'état calleux de la glande pinéale, la sécheresse ou l'inflammation du cerveau, des ulcères dans quelques parties, des vers, l'ossification de quelques vaisseaux, etc. (15), sont autant de causes de douleur dont l'existence est réelle, mais qui ne peut souvent être connue qu'à la mort (16).

L'œil souffre d'une lumière trop vive ou d'une obscurité profonde, du passage trop rapide de l'une à l'autre, de son application soutenue sur des objets blancs ou noirs. L'oreille est blessée par un bruit trop fort, trop aigu, par la seule discordance des sons.

(14) Les varices et les collections séreuses qui sont insensibles dans presque toutes les parties du corps sont très-douloureuses au cerveau.

(15) Voyez dans tous les observateurs, mais sur-tout dans *Morgagni* et dans *Bonnet* une foule d'observations sur chacun de ces cas en particulier.

(16) La douleur est, dit-on, gravative dans le cerveau, aigue et pongitive dans les méninges, contondante et profonde dans les membranes des os, pulsative dans les vaisseaux, aigue, convulsive dans les nerfs, et répondant quelques-uns des sens externes.

Le fameux musicien *Rameau* entend aboyer un jeune chien « *Il aboye faux*, dit-il, et le jette par la fenêtre ; prouvant ainsi son goût pour l'harmonie, plus que la bonté de son cœur. Les odeurs les plus douces comme les plus fétides et les plus pénétrantes, deviennent pour certains odorats, sur-tout dans les femmes hystériques, des causes d'irritation et de douleur. Enfin, on peut en dire autant des saveurs et des alimens, dont les effets sur l'organe du goût, favorables ou nuisibles, dépendent presque toujours des dispositions physiques ou morales de celui qui s'en nourrit.

Une première irritation en amène une autre.

La douleur est facilement productrice, et sa cruelle fécondité coûte souvent bien des pleurs : née d'une première irritation (17), elle devient elle-même un irritant plus fort, qui répète, en se réfléchissant, le sentiment aigu qui la caractérise, jusqu'aux distances les plus éloignées. Il est rare, en effet, de

(17) La douleur accompagne toutes les maladies ; on ne l'en distingue que quand elle devient un symptôme dominant : elle en forme quelquefois la crise ; mais presque toujours d'une manière incomplette. Aussi *Hyppocrate* et *Prosper Alpin* ont-ils remarqué qu'alors on est très-exposé aux rechûtes. Suivant eux les parties qui étoient douloureuses avant une maladie, deviennent fluxionnaires dans la convalescence.

voir deux douleurs se fixer sur le même point, parce que la plus forte ne tarde pas à détruire l'autre (18); à moins qu'elles ne soient différentes entre elles, comme la chaleur et des élancemens, la pesanteur et la tension que la sensibilité distingue bien isolément dans une partie enflammée, et qui s'augmentent mutuellement. Celles qui se réveillent sous l'influence d'une douleur mère, sont connues sous le nom (19) de sympathiques, et sont presque mutuellement amenées par la communication des vaisseaux et des nerfs (20) par la continuité du tissu cellulaire et des membranes, et par l'analogie d'organisation ou des usages entre les différentes parties; elles doivent être étudiées avec d'autant plus de soin, qu'elles finissent souvent par devenir une affection propre, et qu'elles peuvent donner lieu à de graves erreurs, en trompant sur le véritable siége de l'irritation. Douleurs sympathiques. Leurs causes.

(18) *Hyppocr.* aphor. 46. sect. 2. On pourroit cependant observer, en opposition à cet aphorisme, que l'application et le bon effet des vésicatoires, dans la pleurésie, prouve qu'une petite douleur, en détruit souvent une plus forte.

(19) Il ne faut point confondre, avec celles-ci les douleurs ambulantes dans lesquelles la maladie se transporte véritablement toute entière d'un lieu dans un autre.

(20) *Zypœus*, *Emuller*, *Hoffman*, *Whytt*, *Tissot* ne reconnoissent que des sympathies nerveuses.

Exemples des douleurs sympathiques.

Les douleurs de tête les plus aigues tiennent souvent à des sucs viciés dans l'estomac, à des glaires acides, à des vers, à un état spasmodique, à l'engorgement de la rate, ou du foie, à la plénitude de la vésicule du fiel; et l'on a vu plusieurs de ces causes amener des vertiges, des convulsions, l'épilepsie (21), la goutte sereine ou l'apoplexie, etc.

L'on a remarqué que les douleurs sympathiques qui avoient une pareille source, portoient principalement sur la partie antérieure de la tête; tandis que celles qui émanent de l'utérus, portent sur le vertex ou sur l'occiput (22). La tête influe à son tour sur les mêmes organes; sa douleur ôte l'appétit, donne des nausées, des vomissemens, suspend les digestions, produit la cécité (23). La douleur des yeux porte à vomir. La surdité

(21) *Whytt* parle d'une dame qui voyoit troublé dès qu'elle avoit quelques aigreurs dans l'estomac, et chez qui cet état se dissipoit toujours par le vomissement ou par l'usage de quelques absorbans.

(22) *Quibus ex abortu aut uteri tumoribus, incapitis gravitatem permutatio fit, in sincipite dolores.* Epid. 6. *Galen.* in Comment.

(23) Dans la multitude de cataractes que j'ai opéré dans l'espace de huit années, le plus grand nombre avoit été précédé par de violens maux de tête.

a été produite par des vers dans le canal intestinal. *Senac* a vu la douleur d'oreille amener la difficulté d'avaler; *Fabrice de Hilden*, l'atrophie du bras (24); *Tissot* la toux; et ce qu'il y a de singulier, il parle d'un homme que la musique faisoit vomir, et d'un autre qu'elle faisoit uriner (25). L'influence de la dentition sur le canal intestinal est bien connue; la perte de la voix indique souvent le principe d'une maladie de poitrine. *Willis* a vu l'asthme produit par les calculs biliaires. *Baillou*, la même maladie due au calcul des reins (26). Les affections du foie portent la douleur à l'épaule; celle de la rate aux seins; celle du mésentère, au genou; celle de la matrice, à la tête, aux seins, aux cuisses. Le rein douloureux provoque la migraine, le vomissement, le hoquet, le resserement du scrotum. *Baglivi* a vu la douleur dans le rein droit, et le calcul dans le gauche. La pierre dans la vessie fixe la douleur à l'extrémité des voies urinaires; la plénitude des humeurs semble éteindre la force musculaire

(24) Cent. 1, obs. 4 et 5, p. 15.

(25) Malad. nerv., tom. 4, in-12, p. 56.

(26) Consil. liv. 1, cons. 46.

dans les extrémités ; les douleurs dans les membres ne sont souvent que les symptômes d'altérations profondes dans les viscères ; enfin, *Tissot* a vu, dans un enfant, les vers rendre la peau si douloureuse, qu'on ne pouvoit pas la toucher.

L'irritation d'une partie sensible, n'est pas encore la douleur.

Ce n'est pas assez, cependant, pour la production de la douleur, d'avoir fixé sur un organe sensible, une cause d'irritation; la sensation qui en résulte n'est pas encore la douleur, mais la disposition qui l'a fait naître, et qui en manifeste la cause; elle n'existe véritablement qu'autant qu'elle est connue par les sens internes; c'est-à-dire, qu'autant que l'action qui se passe sur les fibres nerveuses de quelques parties du corps, se répète sur les fibres médullaires du cerveau, et permet à l'ame de porter un jugement par la comparaison de son état présent, à son état passé (27).

Il faut qu'elle arrive jusques au cerveau.

Il faut donc que rien n'empêche à cette sensation d'arriver jusqu'à l'organe du sentiment (28); il faut sur-tout que celui-ci

(27) *Dolores fiunt in sensu et intellectu — Dolor et tristitia. — Aliud est dolere, aliud dolorem sentire.* CHICOT. *dissert. de dolore.*

(28) *Qui dolentes aliqua corporis parte, dolorem non sentiunt, iis mens aegrotat.* HYPPOCR. Aphor. VI. Sect. 2.

jouisse de toute l'intégrité de ses fonctions (29). Se souvient-on, à l'instant du réveil, de tous les mouvemens dont le sommeil fut agité ? Le somnambule lui-même n'en garde pas la mémoire ; une contention d'esprit soutenue, produit un semblable effet. *Archimede*, au sein de Syracuse en flammes, immolé sur son compas, ne sent point le coup qui lui donne la mort. Le guerrier, dans la chaleur des combats, entraîné par sa valeur et par la gloire, ne s'apperçoit qu'en tombant du trait qui l'arrache à la vie. Une excessive frayeur, en amenant un délire momentané, suspend les plus cuisantes douleurs. « Votre fils vient de se casser la jambe » ; dit-on à un goutteux que le plus violent accès retenoit immobile. Il se lève, il vole sans secours, sans appui, et ne s'apperçoit de son effort et de sa foiblesse, que quand il a vu son fils à l'abri du

Il faut que l'ame y soit attentive.

(29) C'est ce que peuvent faire des compressions, des ligatures, des solutions de continuité, ou le simple acte de la volonté ; comme dans un certain *Restitutus* dont parle *Saint Augustin*, lequel suspendoit les fonctions de son cerveau, au point qu'on pouvoit alors le piquer et le brûler, sans qu'il s'en apperçût. Tous les médecins sont accoutumés à regarder comme fâcheux le défaut d'action des vésicatoires, dans les lieux où on les applique, rien n'indiquant davantage le haut degré d'accablement des forces vitales.

danger (30). Le malheureux en syncope ou en délire, l'insensé dont la raison s'égare, ne sentent pas la pointe aiguë de l'acier qui les pénètre ; c'est en vain que l'art accumule tous ses moyens d'irritation sur l'homme que frappe une apoplexie mortelle ; ils ne peuvent amener la douleur, et faute de son puissant aiguillon, il meurt dans la plus accablante insensibilité, au sein de sa famille au désespoir. L'enfant, dans le sein de sa mère (31), est exposé à mille causes variées d'irritation ; elles se pressent, elles s'accumulent (32) autour de son berceau ; mais l'organe délicat du sentiment, encore trop foiblement ébauché, ne peut les concevoir ni les juger, et leur

(30) Le citoyen *Guérin*, ancien chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, a été témoin de ce fait, dont M. d'*Argis*, autrefois seigneur de saint Rambert, lui fournit l'observation.

(31) Voyez la dissertation d'*Hoffman*, *de morbis fœtus in utero materno*. Les souffrances qu'il éprouve alors sont le principe de quelques maladies cachées, et sur-tout des envies que la mère éprouve.

(32) Tous les cris d'un enfant ne sont pas des témoignages de douleur, mais le langage qui lui permet de manifester ses besoins, et rien n'est plus aveugle que la tendresse de certaines mères, qui ne veulent y entrevoir que le sentiment de la faim.

souvenir retombe dans le néant auquel semblent tenir les premiers momens de la vie; comme si, pour enfanter la douleur, la nature attendoit notre première pensée.

Quelques philosophes ont pensé que la mort étoit, pour l'être qu'elle frappoit, l'occasion d'un plaisir délicieux, et le savant *Barthez* (33) disoit quelquefois que les institutions humaines avoient détruit, pour nous, jusqu'au plaisir de mourir; nous n'irons pas si loin, sans doute, et nous ne verrons point ce fantôme hideux s'approcher comme un bienfait, mais nous le dépouillerons de son enveloppe lugubre, et nous oserons dire ici, que le passage de la vie au néant, n'est jamais douloureux; qu'autant qu'il est produit par l'excès de la douleur, même; car la mort n'est plus, dès qu'elle est: l'instant qui la dévance, terrible pour celui qui l'observe, est, pour celui qu'elle immole, adouci par la bienfaisante agonie: elle trouble, elle suspend toutes les facultés de l'ame, au moment où l'espérance ne pourroit plus s'y loger, et la douleur n'existe plus, lors même que les traits sont encore altérés par ses convulsions et ses angoisses.

Le moment de la mort n'est point douloureux.

(33) Elémens de la science de l'homme. Pag. 346.

Il y a loin, sans doute, de cette idée à celle aujourd'hui répandue, que le sentiment de la douleur, se prolonge au-delà de l'extinction apparente de la vie. *Sommering* en Allemagne, en France, *Sue* le fils, ont cherché à le prouver par de nombreuses expériences; et il ne seroit pas sans vraisemblance de dire que l'usage autrefois adopté par nos pères, de confronter le cadavre avec le meurtrier présumé, avoit eu pour origine une semblable opinion. Ils croyoient, dans leur simplicité, qu'un reste de vie et d'indignation pouvoit se ranimer dans le corps déjà glacé, pour indiquer le coupable; et celui-ci étoit reconnu toutes les fois que le cadavre, à son approche, avoit jeté du sang (34). *Sommering* et *Sue* n'ont pas poussé aussi loin la durée de ce sentiment pénible, après la mort; mais ils ont cru que dans une tête séparée du tronc, il s'y maintenoit tout entier jusqu'à l'extinction de la chaleur naturelle; et qu'ainsi le plus affreux, le plus douloureux des supplices étoit celui de la décolation. Mais si la douleur est un jugement, comment pourra-t-il être fait par

La douleur ne survit pas à la décolation.

(34) Mézerai, tom. 2, pag. 127. — *St. Foy*, Essai sur Paris, tom. 1, pag. 310.

une tête coupée ? Comment pourra-t-elle avoir la conscience de cette douleur, n'ayant plus son intégrité d'organisation ? Si l'estomac plein de vin, d'alimens ou de sucs viciés, suffit pour troubler le jugement ; comment la section du col le permettra-t-elle ? On peut observer, à la vérité, des mouvemens dans les yeux, les lèvres, les paupières d'une tête séparée, on peut voir les joues se colorer momentanément ; mais ce sont là des mouvemens animaux, des phénomènes d'irritabilité, et non le produit d'une douleur sentie et jugée ; ils ne prouvent pas plus la colère de la tête, que la main qui se ferme quand on pique les muscles du bras, après l'amputation, ne démontre l'envie de frapper......

Si l'ame a besoin de toute sa sensibilité pour concevoir et sentir la douleur, l'existence d'une cause d'irritation sensible n'est pas aussi nécessaire à sa production ; elle peut en trouver en elle tous les élémens, et la même imagination, qui lui procure souvent l'heureuse sensation du plaisir, peut lui donner aussi tous les tourmens de la douleur. Dans le nombre de ceux à qui je n'ai pu sauver la vie que par la perte d'un membre, j'en ai vu ressentir encore après six années, dans la partie qu'ils n'avoient

Douleurs nées de l'imagination.

plus, les douleurs qui les forcèrent à la sacrifier; l'homme qui tombe en frénésie, l'hypocondriaque, la femme histérique, le maniaque sont tourmentés souvent par de pénibles chimères; ils voient des fantômes armés, et croient sentir leurs cuisantes blessures; ils crient sous le poignard de l'assassin; ils heurlent au milieu de l'incendie; ils étouffent sous le poids des rochers; et leur imagination déréglée, aggrandit à chaque instant, pour eux, le cercle de la douleur. Et quel est celui d'entre vous, Citoyens, qui, cherchant dans le repos du sommeil un délassement à ses maux, n'a pas trouvé cent fois dans son imagination fatiguée, l'occasion d'une vive douleur. Ah! tous les songes ne sont pas heureux; toutes les vapeurs de la nuit ne sont pas légères; la douleur, comme le remord, a ses fantômes et ses poignards; elle se cache, comme lui, sous le calme apparent du sommeil; et tel est l'homme et sa destinée, qu'il doit ou la sentir à son réveil; ou la trouver dans ses songes.

Douleur de la vie, qui porte au suicide.

Il est une autre douleur, la plus cruelle peut-être, dont le siége seroit aussi difficile à assigner que la cause; mais à laquelle contribuent aussi les vices de l'imagination: c'est la douleur de la vie; cet état de maladie

réelle (35), qui, détruisant le charme qui nous y attache, met à chaque instant, dans notre main, le fer du suicide; que les lois ont puni, que la religion a nommé crime, quand il eût fallu la guérir; qui frappe l'homme heureux autant que l'infortuné; qui dans la même famille fit tuer successivement le père et ses deux enfans, par le même genre de mort, et dans la même année de leur vie (36); qui règne presqu'endémiquement chez un peuple voisin (37); qui fut épidémique enfin parmi les femmes de Lyon, comme chez les filles de Milet. Ah! sans doute, il faut une maladie bien réelle, une bien forte douleur, pour vaincre ainsi l'amour puissant de notre conservation, pour rompre volontairement tous les liens qui nous attachent à la vie, et le malheureux qui n'en peut supporter le poids, quelque soit le calme apparent de son ame, n'est ni plus maître de ses mouvemens, que

(35) L'affection scorbutique est celle avec laquelle elle paroît avoir le plus de rapport.

(36) *Voltaire*, quest. sur l'Encycl. tom. 3, pag. 225. art. de *Caton* et du suicide.

(37) Esprit des lois, tom. 2, liv. XIV, chap. XII.
Lettres cabalistiques, tom. 3, p. 22.

celui qui se blesse au milieu du délire, ni plus coupable que lui.

Différences de la douleur.

Il est peu de douleurs qui se ressemblent; et les différences que l'on remarque entr'elles ne dépendent pas seulement des causes variées qui les produisent, ou du siège (38) qu'elles occupent; mais aussi de leur manière d'agir sur nos différens organes, et de l'espèce de sensation qu'elles font naître; à la vérité, les dénominations qu'on leur donne dans ce cas, présentent autant de variations qu'il y a de différentes manières de sentir, et l'un appelle vive et cruelle, la douleur qu'un autre aura trouvée lente et légère. Aussi ne peut-on admettre qu'un certain nombre de sensations générales, auxquelles toutes les douleurs doivent se rapporter; telles que celles d'une tension plus ou moins forte, de la pesanteur, de l'engourdissement, du froid, de la chaleur, du frémissement, de la palpitation, du chatouillement, de la pulsation, de l'élancement, de la chaleur, de l'ardeur, du feu, de l'er-

(38) Il vaut mieux distinguer les douleurs par leur siège, que par l'idée de la douleur, qui est toujours très-confuse et indéfinissable, quoique bien claire pour celui qui la sent. *Sauvages*, tom. 2, in-4. pag. 14.

rosion, de la piqûre, de l'incision, de la contusion (39). *Archigène*, leur appliquant la dénomination des corps savoureux, les distinguoit en douces, acides ou amères (40); et l'on dit même encore aujourd'hui une douleur amère, et l'amertume de la douleur.

Phénomènes de la douleur dans la partie qui soufre.

Quoique le tableau des différences de la douleur ne soit pas sans intérêt pour la connoissance précise de ses causes (41), il ne peut servir à donner une véritable idée de son caractère, et l'on doit, pour la bien juger, l'étudier dans l'ensemble des phénomènes qu'elle développe dans l'économie animale, et dans ses différens degrés. Et d'abord il faut convenir que les premiers élémens de la douleur se cachent souvent sous de trompeuses apparences; une titillation légère, un doux châtouillement (42), une déman-

(39) *Galien* n'en admettoit que quatre ; la douleur pongitive, la gravative, tensive et pulsative.

(40) *Mercurialis*, p. 8.

(41) Suivant les anciens, la douleur gravative indique un état de plénitude ou la dominance de la pituite ; la pongitive, pulsative ou mordante, fait reconnoître une bile âcre. La chaude et brûlante dépend du sang; celle de tension vient des esprits.

(42) Pour se faire une idée des effets du châtouillement, il faut se rappeler que les frères de Moravie, une secte des Anabaptistes,

geaison plus ou moins forte, en sont quelquefois les seuls indices, et l'on pourroit dire avec quelque vérité, que le plaisir est le premier degré de la douleur, comme la douleur est le dernier degré du plaisir; mais lorsqu'une fois le point douloureux est formé; lorsque la sensibilité, vivement excitée, a développé de nouvelles forces dans l'organe qui souffre, il devient un centre d'action puissant (43), et l'on voit se développer successivement, la rougeur de la peau, le gonflement des vaisseaux, l'enflure du tissu cellulaire, la contraction des muscles, l'impuissance aux mouvemens, l'empâtement, l'inflammation, la chaleur, la fièvre locale, la sueur, le tremblement, des engorgemens squireux (44), des dépôts, l'atrophie, l'insensibilité ou la gangrène de la partie (45).

n'osant pas répandre le sang, faisoient mourir les coupables par la continuité du chatouillement. St. Foy, Essais sur Paris, tom. 5, p. 54.

(43) La douleur attire comme une ventouse. *Prosper Martian*, p. 106. *Comment. de tumore.*

(44) Baillou a remarqué qu'après de grandes douleurs, il se formoit souvent des tubercules squireux dans quelques parties du corps. Tom. 1. p. 65.

(45) Quelquefois, comme dans la gangrène des pieds décrite par *Pott*, la gangrène succède immédiatement à la douleur.

Si de tels effets s'observent dans le siége de la douleur, elle en développe de plus importans encore, dans des lieux plus éloignés; jamais elle ne peut être une maladie purement locale, parce que les cordons nerveux la transmettent, avec une funeste rapidité, dans tous les lieux de leurs distributions. Le cerveau, comme centre de la sensibilité, doit donc être un des premiers organes affectés (46). A un léger degré la douleur semble augmenter le courage (47), l'intelligence, la mémoire. On a vu des agonisans montrer des connoissances qui leur étoient étrangères, et qui n'étoient que le souvenir de ce qu'ils avoient pu voir ou entendre dans le cours de leur vie (48). Comme une légère ivresse, elle donne de l'esprit (49); dans son excès, elle le trouble comme elle; elle amène l'inquiétude, l'im- Phénomènes de la douleur dans les parties éloignées.

(46) On a remarqué que la pulpe médullaire avoit beaucoup plus de mollesse chez ceux qui avoient souffert de longues douleurs.

(47) *Virescit vulnere virtus.* LUCAIN, Pharsale.

(48) *Fernel*, Erasme, *Wepfer*, *Tissot* en citent de nombreux exemples. Voyez dans la collection des ouvrages de ce dernier. Tom. 13, p. 317.

(49) Elle augmente le jeu de tous les organes. Un célèbre théologien, après une vive inflammation de l'œil, voyoit la nuit aussi bien qu'en plein jour. Ephémér. C. N. dec. 1,

patience, la crainte, le trouble, les songes pénibles, l'insomnie, la terreur, la perte de toute espérance, l'accablement, l'oubli cruel de tout ce que le cœur put aimer, les contractions, les spasmes, les convulsions, la perte de la mémoire, le délire (50), l'épilepsie (51), l'agitation ou la concentration du pouls, la fièvre, la sueur, le roulement d'entrailles, les palpitations, maux de cœur, vomissemens, défaillances, tout ce qui annonce enfin les commotions profondes de la sensibilité.

Phénomènes de la douleur dans la nuit et le sommeil.

Ces maux ne viennent point à-la-fois; ils se succèdent avec une fatale rapidité; nés de la douleur, chacun d'eux en forme une nouvelle; leur accablante réunion empoi-

---

ann. 1, obs. 77. — *Garengeot* parle d'un homme qui ayant beaucoup souffert de la pierre conserva dans tout le corps une excessive sensibilité.

(50) *Thucidide*, dit que dans la peste d'Athénes, plusieurs de ceux qui guérirent oubliérent leur nom, et ce qu'ils étoient. *Galien*, de sympt. causis. lib. 3, infin.

(51) Chez les enfans, les douleurs de dents en sont la cause la plus ordinaire. J'ai connu un jeune homme très-bien fait, bien constitué, qui dans la première et seconde dentition, avoit pris un accès épileptique à chaque issue d'une dent nouvelle. *Sauvages* parle d'un soldat qui devint épileptique par la douleur de la bastonade. Tom. 1, Nosol, p. 584. J'ai vu le tétanos succéder à une vive douleur, et *Morgagni*, en cite un exemple. *De sedibus et causis*. tom. 3, p. 159.

sonne tous les instans du malheureux qui la supporte ; pour lui le temps ne vole plus ; il se traîne, avec lenteur, sur de longues minutes et d'éternelles heures. Vainement il invoque la nuit et ses ténèbres ; elle n'amène point le repos (52) : son silence ne rend que plus aigus les accens de son désespoir. Ce calme effrayant, image de l'éternel repos, cette espèce d'abandon de la nature entière, ce séjour dans un lit qu'un moment peut changer en tombeau ; tout ajoute, dans son ame affoiblie, au pénible sentiment de ses maux (53) ; il ne peut les oublier. Sa raison, qu'il voudroit égarer dans le sommeil, lui reste toute entière ; il n'a que des accablemens ; et c'est par lassitude de souffrir, qu'il ferme, quelques momens, sa paupière appesantie. Ah ! taisez-vous maintenant, vous qui veillez autour du lit où l'homme de la douleur repose ! gardez-vous de troubler son sommeil ! ils sont bien peu assoupissans les pavots qui le lui procurent : *Morphée* ne l'a touché que d'une aile légère. Déjà sa poitrine est

(52) Ah qu'une nuit est longue à la douleur qui veille !

(53) Un jeune médecin qui portoit un anévrisme au cœur, passoit d'effroyables nuits. Chaque palpitation que je sens, disoit-il, semble un coup de pioche de donné pour ma fosse.

oppressée ; de longs soupirs s'en échappent; une sueur épaisse couvre son front; la pâleur de ses joues se teint d'une couleur livide; son sein palpite; ses membres frissonnent; il s'agite; il souffre; il rêve qu'il souffre: l'attitude qui l'avoit soulagé lui devient insupportable; il en cherche une meilleure; et dans ce pénible effort, le sommeil fuit, et la douleur a ressaisi sa proie.

Phénomènes de la douleur sur le visage.

Mais c'est sur-tout dans l'altération du visage qu'elle se peint en traits qui ne sont point équivoques; un peintre voila celui d'*Agamemnon* au sacrifice d'*Iphigénie*; il sentit qu'il n'est point de pinceau pour exprimer la douleur d'un père; l'art fut plus heureux dans le groupe de *Laocoon*, et dans celui de *Milon* de Crotone; il y rendit si bien toutes les angoisses de la plus douloureuse sensibilité, qu'on ne peut les contempler un moment sans répandre des larmes. On reconnoît, dans les contorsions de la douleur, ce langage touchant, entendu de tous les peuples, qui donne au malheureux qui souffre, un caractère sacré, qui invoque, pour lui, la douce pitié et la tendre commisération; malheur à celui qui feint de ne pas l'entendre; malheur plus grand à qui n'en est pas ému. Et quel cœur auroit-il donc celui qui

verroit de sang-froid un être semblable à lui, s'agiter dans les tourmens de la douleur, les cheveux hérissés, blanchis, le front sillonné, l'œil couvert d'un épais sourcil, cave, éteint, hagard ou tourné vers le ciel, roulant une larme brûlante, cachée sous une paupière enflammée, les narines dilatées, les joues déprimées, les muscles tendus, la bouche ouverte, les lèvres tremblantes, toutes les rides de la vieillesse enfin, marquées sur une peau sèche, jaune, écailleuse et tachée, pour ainsi dire avant la mort, par la terre des tombeaux.

Les cris sont des signes infidèles de la douleur.

Ah! sans doute pour émouvoir notre sensibilité, la nature n'avoit pas besoin d'ajouter à ce terrible tableau les mouvemens désordonnés, les cris, les plaintes et les supplications; ces signes sont infidèles; ils peuvent être imités par celui qui veut jouer la douleur; on ne les retrouve plus dans ses derniers excès; la nature est muette alors (54), comme si elle n'avoit plus de secours à demander. Ils se taisent devant une forte volonté de l'ame; ils sont nuls dans ces actes nés d'une pensée forte, qui ne peignent

(54) *Niobé* qui vient de voir mourir ses quatorze enfans, est changée en rocher. Dict. de la fable.

souvent que la distance qu'il y a du génie au vulgaire, qui étonnent par le peu de rapport que l'on voit entre notre conduite et ses motifs apparens, et que l'on a nommé *fanatisme*. *Mutius-Scevola* parle long-temps sans s'émouvoir, et sa main brûle sur un brasier. *Cranmer*, archevêque de Cantorbery, tient la sienne immobile au milieu des flammes jusqu'à ce qu'elle tombe en cendres. *Thomas Hauke* fait signe à ses amis, au milieu du bucher, que la douleur est supportable (55). Les Iroquois affectent de la braver dans les supplices ; les martyrs des chrétiens, la secte des Stoïciens en offrent les plus sublimes exemples. On a vu les mêmes effets naître d'un sentiment d'amour-propre ou de vanité. Un jeune Lacédémonien se laissa déchirer la poitrine pour ne point découvrir le vol qu'il avoit fait d'un renard (56). Une femme, dit *Montagne*, se fit écorcher pour avoir le teint plus frais d'une nouvelle peau ; le gladiateur blessé dans l'arène, déguisoit sa douleur et cherchoit à mourir avec graces. J'ai vu les yeux de quelques témoins (57) donner du cou-

Exemples du courage à supporter la douleur.

(55) *Millot*. Hist. romaine. Elém. de l'hist. d'Angleterre.

(56) Voyage d'Anacharsis. Tom. I.

(57) L'œil du public est aiguillon de gloire;
On est plus grand quand on est regardé. *La Pucelle*.

rage, au milieu d'une opération, à l'homme qui en avoit le moins; des soldats françois ont chanté sous le fer qui les privoit d'un membre; l'un d'eux, à qui je coupois un bras, se félicitoit d'épargner un gant. Une femme, et son courage étoit plus vrai peut-être, supporta, sans pousser un soupir, sans interrompre sa prière, vingt minutes de la plus douloureuse opération de cancer; ma main étoit lassée, son courage ne l'étoit pas; cent fois de pareils exemples se sont répétés à mes yeux, et toujours le plus grand nombre étoit chez les femmes (58); comme si, dans ce sexe charmant, la sensibilité étoit toute au cœur, ou qu'il lui fut aussi naturel de ressentir la douleur que d'inspirer le plaisir.

Pour opposer ainsi à la douleur un front inaltérable, il faut sans doute une ame forte et résignée; mais, peut-être aussi ceux qui en donnent les exemples, trouvent-ils un

Les hommes lesplus forts supportent malla douleur.

(58) La sensibilité, chez les femmes, dépend souvent beaucoup de leur position phisique; elle est plus vive à l'époque des règles et dans le temps de la grossesse. Ces idées seront présentées avec le plus grand développement, par mon excellent ami, le Docteur *Parat*, dans un mémoire sur l'histoire naturelle et médicinale de la grossesse, dont il doit bientôt faire jouir le public.

appui dans un certain degré d'insensibilité nerveuse. En général, ce ne sont pas les hommes les plus fortement constitués qui la supportent le mieux. *Hercule* remplit le mont OEta de ses cris; il ne peut soutenir la douleur, et se consume sur son bûcher. Un homme robuste mourut au milieu des efforts faits pour réduire une prétendue luxation du genou (59). Deux hommes Athlétiques périrent de douleur peu de momens après l'opération de la taille; et j'ose croire que la promptitude avec laquelle on la fit put en être la cause. Sans doute, il faut que la main soit légère; il faut que le sillon que trace un fer bienfaisant se fasse avec rapidité; mais quand la douleur qu'il doit produire est atroce; on diminue son danger peut-être en prolongeant sa durée, et l'ame semble moins sentir le fardeau dont on la charge, quand c'est avec degrés qu'on en augmente le poids.

Les douleurs de l'art doivent être graduées comme celles de la nature.

On ne s'égare point en suivant la nature, et le conseil que nous donnons ici est le sien; régulière jusques dans ses altérations, elle gradue toujours la douleur qu'elle donne, elle la coupe par des intervalles de repos; en la rendant aiguë, elle

(59) *Jean-Louis Petit.* Traité des malad. des os.

la promet moins durable (60) ; c'est un présage que savent concevoir les goutteux, à qui l'expérience apprend que leurs plus violens accès sont aussi les plus courts ; et comment pourroit-on, sans ces précautions bienfaisantes de la nature, supporter seulement les douleurs d'un panaris qui se forme, d'une dent qui se détruit, ou celles plus cruelles encore, qui conduisent au bonheur de la maternité ? sa prudente lenteur fait taire toutes les alarmes ; elle éloigne l'idée du danger ; elle inspire ce courage, cette forte volonté de guérir que *Sénèque* appeloit le commencement de la santé, et qui rend la douleur moins dangereuse ; elle est la source enfin de cette opiniâtreté que l'on apporte souvent à refuser de guérir, par une opération légère, une maladie dangereuse (61) et cruelle, tant il est peu dans

---

(60) Parce que le nerf est plutôt détruit. — Les grandes douleurs, dit *Hyppocrate*, finissent vîte, parce qu'elles refroidissent ou tuent la partie, tandis que les douleurs lentes l'enflamment. *Montagne* disoit dans le même sens, une vive douleur ne dure pas long-temps, elle met bientôt fin à soi ou à toi.

(61) Il est de fait qu'un coup de bistouri semble plus douloureux que dix coups d'épée, et j'ai vu souvent, l'homme qui venoit de se battre avec courage, trembler à la vue d'une lancette préparée pour le soulager.

le cœur humain de donner son consentement pour souffrir.

Toute douleur doit avoir des intervalles de repos.

Les intervalles de repos que laissent la douleur, sont une suite nécessaire des lois de l'organisation ; nos parties, n'ayant qu'un certain degré de sensibilité, la consument d'autant plus rapidement, qu'elles ont reçu des impressions plus fortes ; elles ne peuvent éprouver des sensations nouvelles, qu'en retrouvant, dans le repos, la force qu'il faut pour sentir ; toutes les douleurs sont donc nécessairement périodiques. Ce caractère s'observe sur-tout dans les migraines et dans les maux de dents ; le rhumatisme tourmente dans les temps humides ; le mal vénérien dans la nuit (62) ; la goutte à ses accès ; le cancer n'élance pas toujours ; les douleurs de l'accouchement permettent des momens de sommeil ; la pierre ne fait souffrir que par intervalle ; et la fable a peint *Sisiphe* respirant quelquefois sur son rocher. Les distances que chaque retour de la douleur mettent entr'eux n'ont rien de régulier, à moins que celle-ci ne soit une véritable fièvre locale, comme

(62) *Stoll* a remarqué dans plusieurs malades que la douleur ne se faisoit sentir que le jour. Ratio medendi. part. 3, p. 501.

on le voit dans toutes les parties du corps humain, mais principalement dans la tête, les yeux et l'estomac, dont les douleurs ne cèdent souvent qu'à l'usage constant des fébrifuges (63).

La douleur permanente n'est donc point dans la nature, et son éternité ne peut être conçue que par un Dieu. Elle se détruit par ses propres excès (64). C'est en vain que l'on a voulu calculer tout ce que l'homme pouvoit en supporter sans mourir, l'ame qui n'a à lui opposer qu'un certain degré d'énergie, trompe tous les calculs de la férocité, et lui échappe par une défaillance ; ainsi plus d'une fois les tyrans ont frémi en voyant cet heureux abandon des forces suspendre, pour leurs victimes, les tourmens prolongés du supplice, et placer, sur des traits altérés par la douleur, l'image d'un paisible sommeil. Ainsi, plus d'une fois nous avons béni cet accablement salutaire, qui, au milieu des angoisses d'une opération cruelle, venoit

Elle se détruit par ses propres excès.

(63) Les douleurs qui s'exacerbent dans les fièvres tierces, deviennent tiercennaires. *Hyppocr. Coaques. Comm. de Prosper Martian*, p. 374.

(64) C'est pourquoi l'on regarde comme un signe fâcheux la disparition subite de la douleur ; elle fait craindre ou une métastase ou la gangrène.

ravir à la douleur l'infortuné qui en étoit l'objet, et rendre moins affligeans les devoirs de nos pénibles fonctions.

Les maux incurables sont peu douloureux, et font naître un intérêt moins tendre.

Il est, à la vérité, des maux qui ne guérissent jamais, mais la douleur n'y est point permanente; l'habitude émousse ce qu'elle avoit d'aigu (65). On souffre davantage d'une écorchure récente et légère que du plus vaste ulcère habituel; et c'est à cette certitude peut-être qu'on doit attribuer en général le peu d'intérêt que les incurables inspirent; car tout le cœur humain est volage, même dans sa pitié; on veut des douleurs qui finissent; l'ame ne peut soutenir des émotions trop prolongées et se lasse de voir toujours souffrir; les premiers soins que réclame un infortuné sont donnés par le sentiment; il est facile d'être humain une fois, l'héroïsme est de l'être long-temps. J'ai vu, dans le sein des familles, des êtres chers à tout ce qui les entouroit, devenir importuns par la continuité des maux; j'ai entendu leur reprocher, leurs plaintes; j'ai vu la négligence et le dégoût entourer le vieillard infirme et souffrant; j'ai deviné quel

(65) Les douleurs anciennes sont froides, les récentes sont chaudes. *Hyppocr.*

motif engageoit à demander le temps qu'il pouvoit vivre ; et quand l'heure du trèpas a eu sonné pour lui, sur son cercueil, hâté par mille vœux, j'ai vu couler les fausses larmes. O, vous, qui m'entendez! si jamais la nature ennemie vous condamnoit à d'incurables douleurs, apprenez à suspendre vos plaintes et vos cris; songez à épargner ceux qui vous entourent; ne leur offrez pas constamment le spectacle d'un supplicié ; que le sourire de la gaieté vienne par fois sur vos lèvres; prouvez qu'on vous rend des soins fructueux; dites quelquefois que vous êtes bien; feignez-le si vous ne le sentez pas (66); cet aveu consolateur flatte ceux qui vous servent, il soutient leur courage, et la main de l'humanité paroît plus douce et plus légère quand le cœur peut quelque fois sourire à l'heureux succès de ses soins.

Avoir dépeint la douleur, citoyens, c'est vous avoir parlé de son danger; il est grand, sans doute, puisqu'un accès suffit pour donner la mort, et que cette cruelle terminaison paroît souvent le bien suprême au malheureux qui souffre; mais, en l'invoquant à

Dangers de la douleur.

(66) Personne ne fut plus aimable que Scarron, pendant la longue vie qu'il consacra à la douleur,

grands cris, ce n'est pas elle qu'il appelle ; il ne veut que la fin de sa douleur quand il croit désirer la mort, et si son spectre hideux se présentoit à lui, comme le Bucheron de la fable, il le feroit servir à recharger son bois. Les accès douloureux, en se répétant, n'amènent pas un danger moins sûr ; poison plus lent, ils minent la vie comme la goutte d'eau pénètre le rocher (67) ; ils troublent les digestions ; ils en détournent ou en corrompent les produits ; les organes ne sont plus nourris ; la fièvre consume les sucs qu'ils devoient recevoir ; le système nerveux se maintient dans un érétisme constant ; et l'affreuse maigreur augmente chaque jour, jusqu'à ce que la dernière étincelle de vie s'éteigne devant le dernier souffle de la douleur.

Circonstances qui font varier son danger.

La promptitude avec laquelle ces effets désastreux se produisent, n'est pas toujours la même ; le caractère ou la permanence des causes d'irritation, l'âge plus ou moins tendre du sujet, son sexe et le tempérament dont il est doué, l'intégrité ou l'altération de ses organes, peuvent les hâter beaucoup ou les suspendre. En général, une

(67) *Gutta cavat lapidem non vi sed sæpe cadendo.*

ame

ame forte et vigoureuse, beaucoup de gaieté rendent le danger moins grand ; ce fut la gaieté qui soutint *Scarron*, pendant le cours orageux de la plus longue vie, et qui enfanta, pour ainsi dire, au sein des plus vives souffrances, le Roman burlesque et l'Enéide travestie ; mais quand l'ame, affaissée sous le poids de la douleur, est encore déchirée par les souvenirs amers, par les pensées funestes, par la prévoyance cruelle ; quand elle ne trouve plus en elle la constance qui double le courage, la patience qui le soutient, l'espoir qui le console, alors il faut mourir, et la douleur est un poison contre lequel il n'est point d'art.

Nous n'abandonnerons point cependant, à la marche lente du temps, le soin de lui donner des bornes, et nous oserons lui chercher un remède. Un remède à la douleur! Oh, qu'il seroit grand et sublime, qu'il seroit digne d'admiration et de respect l'homme qui la maîtriseroit toujours! Qu'avec plaisir je voterois pour son autel! Sans doute il eut cet empire sur elle, cet *Esculape* fameux, dont la reconnoissance fit un Dieu; il sut deviner la nature, par qui seule on apprend à guérir ; l'art, imitateur fidèle, n'a de procédés que les siens ; elle guérit la

Comment la nature guérit la douleur.

D

douleur par des hémorragies, et l'art l'imite par les saignées ; il amène, par d'amples boissons et par les bains, les heureux effets de ses sueurs salutaires ; nos émétiques et nos évacuans divers, ne sont qu'une imitations de ses vomissemens spontanés et de ses évacuations critiques ; nous assoupissons la douleur par des narcotiques, elle la charme par le sommeil ; nos vésicatoires, nos cautères et nos sêtons imitent les éruptions bienfaisantes dont elle charge la peau ; nous entamons, par des incisions, le tissu de nos parties, comme elle l'ouvre par des dépôts ; enfin, lorsque nous sacrifions, par le fer ou par le feu, un organe qui ne doit plus vivre, nous l'imitons encore dans l'heureux emploi qu'elle fait de la gangrène et de la nécrose.

Cure de la douleur symptomatique.

Pour appliquer avec succès à la douleur les moyens curatifs de l'art, il faut bien distinguer les cas où elle existe par elle-même, de ceux où elle vit sous la dépendance d'une autre affection ; symptomatique alors, elle cède avec la maladie qui l'a fait naître, et ne présente pas d'indication particulière ; ainsi, les points douloureux que développent les inflammations diverses, ceux qui s'attachent à la goutte, aux rhumatismes, aux affections vénériennes, ou aux fièvres de

différens caractères, disparoissent avec les maladies dont ils dépendent, à moins que l'excès de leur intensité n'en forme un symptôme dominant, contre lequel doivent se diriger les premières ressources de l'art, et ne l'assimile ainsi à la douleur essentielle.

Quoiqu'il en soit de la cause qui la produit, c'est toujours à la détruire que la première idée s'attache, et cet heureux résultat peut avoir lieu toutes les fois que cette cause est assez accessible pour être enlevée sur-le-champ ; la dent que ronge la carie, le corps étranger qui s'enfonce dans les chairs, le poids qui pèse sur nos parties produisent d'atroces douleurs qui cèdent, comme par enchantement, à l'adresse de la main ; une légère saignée, un vomissement spontané, une constipation détruite, emportent souvent la plus cruelle douleur de tête ; celle que produit un dépôt se calme sous le fer qui le divise ; l'hydropique, suffoquant sous le poids de l'eau, respire dès qu'elle s'écoule par une voix salutaire ; la sonde appaise sur-le-champ les inconcevables douleurs de la rétention d'urine, et le malheureux, que déchire un calcul pesant, doit la fin de toutes les sicnnes au couteau bienfaisant qui l'en délivre.

Comment l'art agit contre la cause de la douleur.

Ce qu'il fait quand il ne peut en détruire la cause sur le-champ.

Avouons-le cependant, notre art seroit trop beau, notre ministère trop envié, si nous avions toujours sur la douleur un empire aussi prompt; ses excès cruels et sa fatale durée ne prouvent que trop souvent combien nous sommes loin de cet heureux empire; les causes qui la produisent nous sont pour la plupart inconnues, ou cachées dans la profondeur de nos organes, elles ne peuvent en sortir que, lorsqu'élaborées par toutes les forces de la vie, elles ont été soumises à une coction salutaire, qui leur permet de s'échapper par les voies des excrétions; l'art de guérir alors, n'a que des moyens auxiliaires à fournir; il atténue la douleur par des remèdes généraux; il déplace la sensibilité par de plus fortes irritations; il la suspend par des moyens assoupissans, ou si tous les secours sont employés vainement, il consume par le feu le siège de la douleur, ou l'emporte avec le fer.

Remèdes généraux.

Parmi les moyens généraux propres à combattre la douleur, la saignée tient le premier rang; si elle ne la détruit pas constamment, elle la soulage presque toujours (68);

La saignée.

(68) Dans la fluxion de poitrine, la première saignée, en augmentant la liberté de la circulation dans le poumon, rend souvent la douleur plus aiguë, mais la seconde saignée la calme.

elle relâche la peau, dispose à la sueur; fait cesser le spasme, ouvre le tissu cellulaire, désemplit le système sanguin, modère les oscillations du cœur, rend la fièvre plus légère, ouvre les organes excréteurs, et dispose au sommeil. Faite de bonne heure, elle peut suffire seule, sur-tout si le sujet est jeune, robuste, sanguin, et la maladie du caractère inflammatoire. *Hyppocrate* vouloit qu'alors on la poussât jusqu'à la défaillance (69), ce qui n'est pas sans danger dans les hommes capables de supporter une longue perte de sang, et peut laisser pour long-temps une impression de foiblesse, sensible dans tous les organes. Les petites saignées multipliées ont paru préférables. *Sydenham* guérit par elles la fièvre varioleuse de 1761, 67 et 69. Un chirurgien de cet hôpital eut la main transpercée par un canif; la douleur s'éteignit sous huit saignées répétées, qu'ordonna le citoyen *Dussaussoy*, et la nature, manquant de force pour produire l'inflammation, n'eût que celle de réunir en trois jours les lèvres de cette plaie dangereuse. Il a fallu quelquefois jusqu'à dix-huit ou vingt saignées, dans le plus court espace,

(69) *De hæmorroïdibus.* — *De victu in acutis.*

pour éteindre la douleur d'une esquinancie ou d'un point pleurétique. Ces exemples sont rares cependant, et la main qui verse le sang doit toujours être avare ; *Tissot* a remarqué (70) que des saignées trop fortes augmentent la sensibité ; il est au moins vrai qu'elles laissent dans tout le genre nerveux une mobilité, une susceptibilité d'impressions dont les femmes donnent de si funestes exemples, après des règles trop abondantes, ou une hémorragie utérine. *Galien* recommando sur-tout, que la saignée soit légère si le malade est affoibli, la douleur ancienne, et les humeurs du sujet portées à l'aerimonie. En général, ce sont les veines que l'on ouvre, la section de l'artère temporale, applicable à quelques douleurs de tête, est la seule exception à cette règle (71). Dans les scarifications, on coupe aussi quelques artères superficielles, ce qui, selon plusieurs médecins, leur donne une efficacité qu'on ne trouve point dans la saignée, et qui

Les scarifications l'acupuncturo. Les sangsues. Les ventouses.

(70) Maladies nerveuses. tom. 2, p. 124, part. 1.

(71) Il faut tirer beaucoup moins de sang, parce que la perte de celui qui s'échappe d'une artère affoiblit beaucoup plus. *Hyppocrate* avoit déjà donné ce conseil, disant: *Cerebrum esse glutinosum, frigidique metropolis.*

motive la préférence que leur donnoit si souvent *Marc-Aurèle Séverin* (72). L'acupuncture (73) et les sang-sues offrent de pareils avantages ; comme les scarifications, elles conviennent dans les douleurs anciennes, fixées, dans les sujets foibles et peu sanguins ; elles se placent à volonté sur l'organe qui souffre (74) ou loin de lui, et peuvent se répéter sans danger. Trente sang-sues que j'appliquai sur un genou contus, arrêtèrent rapidement les progrès d'une douleur qui pouvoit devenir funeste, et je connois peu de praticien qui n'aient de pareils exemples à citer. Les ventouses sèches ou scarifiées, doivent être assimilées à ces moyens évacuans du sang ; si elles ne produisent pas toujours son issue extérieure, elles ne le déplacent pas moins de ses vaisseaux pour l'attirer dans le tissu cellulaire, et sont un remède puissant de la douleur. *Hyppocrate*

(72) De la médecine efficace. Pag. 159.

(73) Les Japonois enfoncent des aiguilles jusques dans l'estomac, pour les douleurs de cette partie.

(74) *Marc-Aurèle Séverin* guérissoit la douleur au front par la saignée de la veine du lobe de l'oreille, et celle des parties basses, en ouvrant les veines du jarret, Méd. effic. pag. 102 et 126.

les recommandoit pour celles qui se fixent à la peau; *Galien*, dans celles du ventre et de la matrice; *Avicène*, dans la sciatique; *Bénédictus* les mettoit sous le menton, pour le mal de dent; *Paul* et *Razès* sur le ventre, dans la colique et le miserere (75) *Roderic-Afonseca* (76) se guérit lui-même d'une colique violente, par des ventouses sur l'ombilic, et c'est à elles que j'ai dû plusieurs fois le soulagement de maux de reins invétérés.

Remèdes évacuans. Les remèdes qui provoquent le vomissement et les selles, si utiles dans les douleurs anciennes ou symptomatiques, conviennent peu aux douleurs essentielles et récentes, parce qu'ils portent dans tout le genre nerveux, une irritation funeste à la sensibilité, et s'ils ont réussi tant de fois dans l'atroce colique des peintres, ou dans les engorgemens des articulations, c'est qu'ils ont évacué sur-le-champ la matière acrimonieuse qui fatiguoit les entrailles, ou rendue à la peau une transpiration supprimée. Quelque soit la cause pour laquelle on les administre, il faut toujours les placer dans des intervalles

(75) Id. de la Médecine efficace, pag. 488.
(76) Consult. méd. pag. 209.

de repos ; au moment de la douleur ils irritent cruellement, ou donnent des super purgations. *Hoffman* vit l'épilepsie suivre un purgatif de mercure doux, et de jalap donné dans les douleurs de la dentition (77).

Les médicamens qui évacuent par d'autres voies, tels que les apéritifs, les dieurétiques, les expectorans, les sudorifiques, et autres, peuvent être donnés avec plus de hardiesse, suivant qu'ils paroissent appliqués aux causes présumées de la douleur, parce qu'ils ont des qualités moins perturbatrices, et qu'ils sont portés par un ample véhicule qui corrige ce que pourroient avoir d'irritant les substances dont il est chargé.

Les grands bains tièdes, et les différentes espèces de topiques relâchans dont on couvre la peau, tiennent un rang distingué parmi les remèdes propres à combattre la douleur (78); ils agissent, avec une grande efficacité, dans les douleurs aiguës, inflammatoires et ré- Bains et topiques.

(77) *Hoffman. Opera omnia*. tom. 1, p. 238. — C'est pourquoi les purgatifs que l'on administre doivent être doux. Le docteur *Gilibert*, l'honneur de notre patrie, a guéri, par l'usage souteuu de l'huile de lin, des rhumatismes chroniques, avec atrophie. *Adversaria medico practica*. p. 206.

(78) Si vous voulez calmer la douleur, dit *Boerhaave*, relâchez la partie. *In comment. Proprio. Ad.* §. 228.

centes, soient qu'ils soient préparés avec l'eau pure, ou chargés de décoctions médicamenteuses, soit qu'ils soient faits avec l'huile (79), le lait, ou le sang des animaux, sous forme de bains locaux, fomentations, injections, vapeurs, fumigations ou cataplasmes. Ils assouplissent la peau, augmentent la transpiration, tuméfient le tissu cellulaire, et calment les nerfs irrités : aussi leur application est-elle inutile toutes les fois que ses effets ne peuvent s'étendre jusqu'à eux, comme on l'observe dans les douleurs des dents ou les dépôts des cavités des os. Les relâchans ne conviennent plus dans les douleurs froides et chroniques, dans celles qui se fixent sur les membranes, ou qui caractérisent le cancer, dans celles qui se développent sur d'anciennes cicatrices, ou autour des ulcères habituels, sur-tout lorsqu'il y a relâchement dans les chairs, état fougueux et disposition à pourriture. Les applications toniques, balsamiques,

(79) Si les douleurs rhumatismales étoient moins fréquentes chez les anciens, l'usage plus habituel des bains, et les huiles dont ils se frottoient le corps en étoient peut-être cause. Il est peu de substances qu'on n'aie cherché à combiner avec les huiles, pour en faire un remède aux douleurs. Il suffit pour cela de jeter un coup-d'œil sur les pharmacopées anciennes et modernes.

spiritueuses, volatiles, âcres obtiennent alors des succès plus réels, et c'est par des qualités analogues, que les bains et douches d'eau thermale, triomphent chaque jour des douleurs dont l'art avoit désespéré. Quelque différence qui paroisse exister entre chacun de ces médicamens, ils se réunissent tous dans une propriété commune, celle d'être le véhicule d'une plus ou moins grande chaleur; c'est elle qui soulage le panaris, fortement approché d'un brasier, l'ulcère carcinomateux, autour duquel on promène un charbon enflammé (80); le rhumatisme que l'on frotte devant la flamme des sarmens; c'est la chaleur qui, dans de vieilles douleurs, a rendu si efficace le contact du feu solaire; c'est elle enfin, qu'*Hérodote* cherchoit dans le bain de sable dont il conseilloit (81) souvent l'usage, et dont *Auguste*, empereur, se servoit habituellement pour dissiper des douleurs sciatiques.

Ils sont tous un véhicule d'une chaleur plus ou moins grande.

Ce n'est pas toujours avec succès que l'on

(80) L'acide qui se forme par la combustion du charbon, et dont les bons effets sur les ulcères ne peuvent être contestés, ne change rien à ce que nous disons ici des bons effets de la chaleur.

(81) Hist. de la chirurgie, tom. 2, pag. 540.

Remèdes qui déplacent la douleur ou la détruisent, par une douleur plus forte.

emploie, contre la douleur, les remèdes généraux. Leur impuissance, ou la lenteur de leur action, laissent souvent accumuler le danger sur l'organe qui souffre; l'art doit alors invoquer de plus puissans secours; et c'est à la douleur même qu'il les demande: elle doit donc être comptée parmi les moyens curatifs; elle donne au principe de vie de nouvelles forces, ou les transporte sur un organe moins dangereux; elle déplace la sensibilité; elle excite un mouvement de fièvre salutaire (82). Elle fixe une douleur vagabonde, ou l'atténue lentement par l'irritation soutenue de la suppuration. Quelquefois on profite des voies naturelles des excrétions, pour aller porter, jusques dans le centre des cavités, une favorable excitation.

On les porte dans l'intérieur des organes, ou on les applique à la peau.

C'est ainsi que dans les asphixiés, les noyés, les apoplectiques, on tire grand parti des lavemens âcres, des fumigations de tabac, des alkalis volatils présentés aux yeux, aux narines, ou portés dans l'estomac. Plus souvent encore, c'est sur la peau que l'on cherche à exciter la sensibilité qui doit ranimer des organes sans

(82) La fièvre, disoient les anciens, guérit la douleur par intempérie froide, tandis qu'elle augmente celle par intempérie chaude.

frictions, ou déplacer une douleur funeste ; la grande quantité de nerfs dont elle est pourvue, ses communications avec la peau qui se réfléchit dans l'intérieur du tube intestinal, ses liaisons avec le tissu cellulaire et le système des absorbans, la faculté qu'elle a de servir de voie à l'excrétion la plus abondante du corps humain ; tout enfin concourt à rendre plus efficace l'emploi des moyens d'irritation dont on la charge, et que l'on peut rapporter aux remèdes qui la rubéfient, à ceux qui détruisent son épiderme, et à ceux qui consument toute l'épaisseur de son tissu.

Parmi les rubéfians les frictions sont, sans contredit, les plus naturels et les plus simples ; elles se font dans tous les sens, avec la main, un linge ou une flannelle secs ou imbibés de substances médicamenteuses. La flagellation a peut-être plus d'efficacité (83), en ce qu'elle se rapproche davantage de la douleur, et qu'on peut la graduer plus facilement, en se servant de cordes ou de parchemins noués, de petites baguettes, de

Moyens rubéfians de la peau.

(83) Dans l'émaciation portée à un haut degré, les anciens faisoient usage de douces flagellations avec le plus grand succès.

fouets en plomb ou en fer ; ces derniers, lorsqu'ils sont armés de pointes aigues, produisent par l'écoulement de sang qu'ils procurent, tous les bons effets de l'acuponcture des Japonois; l'urtication ou la flagellation avec des orties, a réussi dans des cas de douleurs les plus invétérées, sans doute à raison de l'abondante issue de boutons qu'elle détermine. Toutes les substances âcres des trois règnes, que l'on met en contact avec la peau, agissent sur elle comme des rubéfians plus ou moins actifs, suivant leur nature et le séjour plus ou moins long qu'elles y font. Enfin, nous leur assimilerons l'usage de l'électricité (84), et l'application de la torpille noire de mer (85), dont les bons effets dans les rhumatismes, les sciatiques, la goutte, la migraine, l'odontalgie, etc., ont été prouvés par une multitude d'exemples.

---

(84) Voyez *Sauvages*. Nosol. tom. 2, pag. 950. 698. — Mém. soc. méd. tom. 2, pag. 354. — *Vauswieten*, tom. 5, p. 631. 638. §. 1493. — Journal de méd. Août 1782. p. 136. 138. — *Bertholon*, de l'électricité du corps humain, p. 314. 320. — *Bonnefoy*, Dissert. sur l'électricité, p. 125.

(85) *Anthero* l'appliquoit utilement contre la goutte chaude et froide. *Scribonius* contre les douleurs chroniques et violentes de la tête; il en appliquoit successivement jusqu'à trois. Hist. de la chirurgie, tom. 2, pag. 49.

Le bon effet des rubéfians est tout entier dans l'irritation qu'ils produisent, et dans la phlogose qu'ils déterminent à la peau. Ils réussissent, dans les douleurs qui suivent une convalescence pénible, ou qui survivent à la guérison d'un rhumatisme aigu, dans les douleurs froides, suite de transpiration supprimées, dans celles qui tiennent à des éruptions qui ne peuvent se faire, ou qui avoient été arrêtées imprudemment. En général, on les applique presque toujours sur le lieu de la douleur : l'irritation qu'ils produisent est trop douce pour être sentie de loin. On les multiplie à volonté et sans danger, et des malades n'ont souvent dû leur salut qu'à la grande étendue de parties que l'art avoit rubéfié. Moyens qui détruisent l'épiderme.

Il faut quelquefois une irritation plus forte que celle que les rubéfians procurent pour détruire ou déplacer la douleur ; et c'est dans l'application des différentes espèces de vésicatoires qu'on la trouve (86). Outre l'in-

(86) Voyez, sur les avantages et les inconvéniens des diverses espèces de vésicatoires, un mémoire de mon savant ami *Dumas*, professeur de l'école de Montpellier. — Mém. de la Soc. de santé de Lyon. tom. 1, pag. 315. — Et, sur le même sujet, *Hoffman*, méd. syst. tom. 2, part. 2, p. 198.

flammation véritable qu'ils excitent, et la commotion plus grande qu'ils donnent à la sensibilité, ils produisent, en brûlant l'épiderme, un écoulement abondant de sérosité, que l'on peut aisément convertir en suppuration soutenue, et qui donne la facilité de prolonger, autant que le besoin l'exige, les moyens d'excitation sur la peau. Ils conviennent dans les mêmes circonstances que les rubéfians, mais plus particulièrement dans les douleurs (87) de tête invétérées, qui ne sont point symptomatiques (88), ou qui, formées par des matières âcres et ténaces, existent sans fièvre (89) dans des sujets cacochimes et pituiteux. Il ont souvent réussi dans les douleurs des oreilles ou des dents, dans les douleurs inflammatoires des yeux, du col, de la poitrine, et en général, dans toutes les inflammations qui n'ont pas un caractère décidément phlegmoneux (90).

---

(87) *Marc-Aurèle Séverin. Pyrothec. chis. lib.* II. *p.* 8. *Lazare Riviere. Prax. med. lib.* II. *cap.* 16.

(88) *Tralles* a remarqué qu'ils nuisoient alors, sur-tout si la céphalalgie est symptôme d'une fièvre aigué. *De usu vesicant.* p. 133.

(89) *Baglivi* a remarqué qu'ils nuisoient généralement lorsqu'il y avoit fièvre avec irritation nerveuse. p. 652, 653.

(90) Une multitude d'expériences faites dans le cours de six années, et dont je publierai bientôt le résustat, me permettent d'affirmer aujourd'hui que l'application d'un vésica-

Si la douleur a conservé quelque mobilité ; si elle est purement nerveuse ou fixée dans le tissu cellulaire, si son caractère est trop aigu, si elle existe encore sous la dépendance d'une humeur qui ait porté son impression dans toute l'économie animale, on peut appliquer le vésicatoire loin du siége qu'elle occupe, mais toujours dans des lieux qui conservent avec lui quelques correspondances. Dans les cas opposés, il réussit mieux en l'appliquant sur la douleur même ; c'est ainsi qu'on l'a mis sur la tête, pour la céphalée rebelle ; sur le col, dans les esquinancies menaçantes ; sur le côté, dans le point pleurétique ; sur le ventre, dans quelques

---

toire au centre d'une érésipèle enflammée, et le moyen de guérison le plus prompt est le plus sûr ; que toujours au moins elle suspend la douleur ; qu'elle soulage, avec la même promptitude, la douleur du phlegmon le plus aigu ; mais qu'elle y hâte la suppuration, en diminuant cependant de beaucoup l'étendue de son foyer. Cette méthode que nous avons adoptée dans cet hôpital, l'emporte de beaucoup sur l'usage des émolliens, avec lesquels nous l'avons souvent combinée ; et l'on peut s'en procurer une idée, en lisant le tableau que vient d'en tracer le citoyen *Rodamel*, ancien élève de cette maison, qui doit, à un travail soutenu, l'acquit des plus solides connoissances, dans une dissertation soutenue à Montpellier, pour le grade de médecin, dans le cours de l'an 6, et sous le titre d'*Essai pratique sur l'emploi des vésicatoires.*

coliques violentes ; sur le nerf sciatique enfin ; et dans toute l'étendue de son trajet pour les douleurs de ce nom.

Moyens qui détruisent toute l'épaisseur de la peau.

La douleur ne cède pas toujours à ces moyens puissans ; alors il faut recourir à ceux qui, entâmant toute l'épaisseur de la peau, irritent successivement toutes les couches qui la forment, développent dans le systême nerveux de plus fortes oscillations, et s'ouvrent une voie de suppuration jusques dans le tissu cellulaire. L'eau, le vin, le vinaigre ou l'huile bouillants, le lard ou la graisse fondus, les diverses substances métalliques en fusion, le souffre le nitre ou la poudre à canon, les alkalis caustiques, ou les acides minéraux, les mêches, le coton ou les végétaux enflammés, le charbon ou le fer rougé à blanc, ont été alternativement employés pour détruire la peau dans les douleurs ; et si l'on ne se sert aujourd'hui que des alkalis caustiques, du coton enflammé et du fer rouge, c'est que ce sont ceux qui réunissent le plus d'avantage et le moins d'inconvéniens. Les caustiques, en ne les considérant que comme moyens d'irritation, conviennent moins contre la douleur, quoiqu'à la longue ils aient soulagé des migraines anciennes, et des rhumatismes chroniques ;

mais cet heureux effet est le produit de la suppuration qu'ils déterminent, et lorsque l'aiguillon de la douleur est pressant, la patience du malade ne peut aller jusques-là. Il faut alors appliquer le feu, soit avec le fer rouge ou cautère actuel, soit avec le coton enflammé ou moxa. L'irritation forte qu'il procure, change brusquement la direction de la sensibilité (91), et procure, presqu'aussi-tôt, la cessation de la douleur (92). Des céphalalgies cruelles ont cédé à l'application du feu à la nuque (93). *Homberg* a vu guérir une céphalée par un accident qui mit le feu aux cheveux (94). Les anciens guérissoient la douleur de dents, en cautérisant le lobe de l'oreille. Le même moyen, employé sur quelques nerfs de la face, a guéri le tic douloureux. J'ai vu un Napolitain, suffoquant et courbé sous la douleur.

(91) Les douleurs cessent par le moyen du feu, dit *Marc-Aurèle Séverin*, comme la faim par le potage. *Id.* p. 343.

(92) Les Japonois seroient malheureux, si on les privoit de leur moxa. Ils éludent, par lui, et charment presque toutes leurs douleurs. Hist. chir. tom. 1, pag. 88.

(93) Il seroit, dans tous les cas, imprudent de l'appliquer sur le crâne ; la funeste tentative de *Dehaen* doit en éloigner.

(94) *Sauvages.* Nosol. in-4°. Tom. 2, p. 11.

d'un rhumatisme fixé sur la poitrine, respirer à son aise, et reprendre son attitude naturelle, à mesure qu'un moxa brûloit à la partie postérieure du dos. Le savant *Louis* suspendit, comme par enchantement, les douleurs d'un miserere, en en consumant un sur l'ombilic ; *Marc-Aurèle Séverin* avoit appliqué jusqu'à quatre boutons de feu, autour de la même partie, dans une colique violente. *Hyppocrate* (95), et après lui *Celse*, *Prosper Alpin*, *Marc-Aurèle Séverin*, *Kœmpfer*, vouloient que l'on attaquât la douleur sciatique par le feu, comme le seul moyen d'éviter la claudication : *Zacutus Lusitanus* (96) et *Fabrice de Hilden* (97) n'ont pu calmer, que par lui, d'atroces douleurs dans le pied. Peut-être se plaindroit-on avec raison de l'emploi, aujourd'hui trop peu fréquent, de ces moyens salutaires (98), beaucoup

(95) *Lib. VI. Aphor.* 60.

(96) *Opera omnia.* In-fol. *In fine operis.* Pag. 89.

(97) *Opera omnia.* In-fol. Pag. 282.

(98) Beaucoup de gens disent comme *Montaigne* : Je n'aime point à guérir le mal par le mal ; je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. Être sujet à la colique, et s'abstenir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté et la règle de l'autre.

moins douloureux qu'on ne croit (99), et vers lesquels devroit nous ramener plus souvent l'insuffisance de nos moyens ordinaires.

Si l'art a vainement épuisé, contre la douleur, toutes les ressources indiquées, il lui reste encore, pour agir avec succès, l'ensemble de tous les moyens qui peuvent émousser ou susprendre la sensibilité de celui qui la supporte; quelquefois ils triomphent seuls; au moins soulagent-ils toujours; ils donnent à l'art le temps de se reconnoître; à la nature, celui de prendre de nouvelles forces, et de préparer les moyens ordinaires de guérison; enfin, par le sommeil forcé qu'ils procurent, par le calme qu'ils jettent dans tous les sens, par les idées de plaisir qu'ils rappellent, ils sont le triomphe de l'art (100), et la seule consolation de ceux pour qui il n'en existe plus. Moyens qui atténuent la sensibilité.

On agit contre la sensibilité par l'emploi des remèdes narcotiques et des calmans; par l'usage bien dirigé des six choses non naturelles, et par les secours moraux. Des narcotiques.

(99) Le citoyen *Cartier*, mon successeur et mon ami, a remarqué judicieusement que les cris arrachés par l'application du feu appartiennent aux tons graves, tandis que ceux qu'on donne à la douleur de l'instrument tranchant appartiennent aux tons aigus...

(100) *Mancam sine opio medicinam sydenhamus statuit.*

Opium et ses préparations. L'opium et ses différentes préparations forment presque seuls la classe la plus efficace des remèdes narcotiques ou assoupissans. Ce que nous avons dit jusqu'à présent indique assez, et leur utilité, et les cas dans lesquels ils peuvent convenir, aussi sera-ce plutôt de leur abus que nous aurons à nous entretenir; car la vue de la douleur est un spectacle si pénible, le désir de la combattre est si grand, que celui qui en prescrit le remède est bien tenté d'être prodigue. Quelle soit cependant avare la main qui donne l'opium, sur-tout, si la douleur est symptomatique (101), le sujet jeune, robuste, sanguin, les solides tendus, s'il y a turgescence ou acrimonie du sang, saburres dans les premières voies, constipation, phlogose, disposition aux mouvemens critiques. Une dose trop forte ou une mauvaise application procurent des nausées, des cardialgies, l'insomnie, l'agitation du sommeil, le

(101) Gardez-vous sur-tout de l'opium si la douleur est un symptôme utile, car, dit *Galien*, on ne doit combattre ces symptômes que quand on a des raisons pour se méfier des forces du malade, et alors il faut commencer par les narcotiques les plus doux, et qui peuvent avoir des qualités contre la maladie, comme la thériaque, le mitridate, *Galien* [illegible] meth.

délire, la suppression des évacuations et des mouvemens critiques; elles fixent la cause de la maladie ou la rendent plus rebelle, donnent lieu à des métastases (102), à des sueurs excessives, au vomissement, aux convulsions, aux échimoses, à la rupture des vaisseaux, l'apoplexie et la mort. Long-temps continué et ménagé par degrés on peut en supporter de très-fortes doses, mais il affoiblit toutes les facultés intellectuelles, et développe une sorte de rachitisme que le baron de *Tott* a fort plaisamment décrit dans ses mémoires sur la Turquie (103). Aussi pour corriger ses mauvais effets, *Galien* et *Alexandre de Tralles* (104) conseilloient-ils de l'unir toujours aux plus puissans anti-spasmodiques, tels que le camphre et le castoreum. *Magatus* (105) vouloit qu'on l'associât aux remèdes propres à la maladie, et beaucoup de praticiens préfèrent à l'opium en nature les sages combinaisons qu'on lui a fait subir dans la thériaque, le diascordium, le laudanum

---

(102) L'observation en a souvent été faite dans les douleurs de goutte.

(103) Mémoires du baron de *Tott*, première partie, p. 118.

(104) Histoire de la chir. tom. 2, pag. 615. 789.

(105) *De rara medicatione vulnerum*, tom. 1, pag. 482.

de Sydenham, ou les pilules de Cynoglosse.

Le vin. Lorsque la douleur est bien aiguë, on peut unir à son usage interne son application extérieure (106); mais celle-ci ne doit point être faite sans méthode; elle doit être mesurée avec soin si l'on veut se garantir du danger d'une trop forte résorbsion (107). Le vin a presque toutes les qualités, et tous les dangers de l'opium. *Galien* le conseilloit souvent dans les douleurs des yeux et de la tête; mais il vouloit qu'on lui associa quelque nourriture solide, pour corriger ces effets nuisibles, comme dans le mélange que les anciens appelloient *Cyceon* (108). Les buveurs de profession savent y trouver un remède à tous leurs maux, et il n'est personne qui n'ait quelquefois éprouvé tout le charme d'une légère ivresse, et combien est profond le sommeil qui la suit (109). Il peut donc être administré dans tous les cas où l'opium sembleroit convenir, et il le

---

(106) *Magatus*, proscrit son usage comme topique, sur-tout dans les plaies où il croit qu'il favorise la gangrène. id. p. 483.

(107) *Zacutus Lusitanus*, a vu la mort occasionuée par quelques grains d'opium introduit dans l'oreille. *Opera*, in-fol. pag. 16.

(108) Comm. in b. VI, Hyppocr. de morb. vulg.

(109) *Hyppocrate*, liv. 2, de diæt. IX, 1, 2.

seroît plus souvent sans doute, s'il étoit narcotique à plus petite dose. Ses qualités nutritives, stomachiques, et la facilité avec laquelle il passe dans les secondes voies devroient peut-être lui mériter la préférence dans les sujets foibles, maigres, et qui ont besoin d'être soutenus.

L'application de la glace ou l'exposition à un air très-froid peuvent être comptés au rang des plus puissans narcotiques. *Hyppocrate* (110) conseille les amples aspersions d'eau froide sur les tumeurs des articles et les douleurs sans ulcères. *Zacutus Lusitanus* (111) a soulagé les plus violentes coliques par l'usage intérieur de la glace et son application sur le ventre ; le même moyen m'a réussi dans de semblables cas ; j'ai calmé par lui les douleurs intolérables d'un anévrisme faux, et celle d'un ganglion nerveux sur le pied. *Hoffman* (112) a soulagé par d'amples boissons d'eau froide la céphalalgie, les douleurs de goutte, le rhumatisme et les douleurs histériques. Enfin, tous ceux qui ont voyagé dans le nord savent com-

Le froid et l'application de la glace.

(110) Sect. V, aphor. 25.

(111) *Opera omnia*, in-fol. pag. 47.

(112) *Opera omnia*, tom. 1, pag. 475.

bien est grand le penchant au sommeil amené par un froid rigoureux, et combien la mort frappe rapidement les imprudens qui s'y livrent. Nous placerons donc le froid au rang des narcotiques dont on doit user avec le plus de réserve, parce que, plus qu'un autre, il peut produire des résorbsions, des métastases, la gangrène ou la mort; et nous bornerons les cas où il peut convenir aux douleurs venteuses, nerveuses, par atonie; ou à celles qui sont avec inflammation légère et sans matières (113), comme la chaleur fébrile, un coup de soleil, etc.

Des calmans généraux. Les remèdes qui ne sont que calmans, ont des effets moins frappans, mais souvent beaucoup plus prompts que les narcotiques; ils doivent toujours les précéder, et les remplacer dans les cas où leur emploi seroit dangereux; mieux qu'eux ils calment les douleurs nerveuses, histériques, les spasmes, les tremblemens, l'irritation fébrile; ils agissent plus immédiatement sur les nerfs, produisent des impressions moins durables, et peuvent être administrés avec plus de sécurité; les infusions de tilleul, de muguet,

(113) *Galien, comment. in lib. VI, Hyppocr. de morb. vulg.*

de fleurs d'orange, de valériane ; de pivoine, le nitre, le sel sédatif, la poudre tempérante de *Sthal*, l'éther, la liqueur minérale d'*Hoffman*, le castoréum, l'esprit de corne de cerf, les fleurs de zinc, l'assa fœtida, le camphre, sont ceux dont on fait un plus fréquent usage. Nous placerons encore, au nombre des calmans, quelques remèdes qui, sans agir bien directement sur la fibre nerveuse, paroissent calmer spécifiquement certaines douleurs ; ainsi le quinquina guérit les douleurs périodiques ou occasionnées par une fièvre locale ; le mercure, celles qui tiennent à un principe vénérien ; la cigue et l'aconit, celles que produit le cancer ; enfin *Storck* et *Collin* (114) ont prouvé, par nombre de faits, que le camphre et l'extrait de jusquiame avoient quelque chose de spécifique contre la douleur de rhumatisme.

Des calmans spécifiques.

Tous les momens de la vie de celui qui souffre, toutes ses actions, toutes ses pensées doivent être un remède à la douleur. Que l'air qu'il respire soit doux (115) ; et chargé d'une chaleur légère ; trop vif ou trop froid

Des six choses non naturelles.

(114) *Annus medicus.*

(115) De vie et de bonheur
Chargez l'air qu'il respire. *Ducis*

De l'air.

il augmente le ton, la sensibilité nerveuse, et rend plus aigus les élancemens de la plaie. Trop brûlant, il accable et détruit le courage dont on a besoin pour souffrir; trop humide, il rappelle les douleurs passées, aggrave celles qui existent, et apprend aux rhumatisans et aux goutteux, tout ce qu'ils ont à souffrir des variations des saisons, et de l'humidité des nuits. Qu'il ne redoute pas toujours les grandes agitations de l'athmosphère; la même tempête qui soulève les mers ou renverse les palais des rois, conduit souvent le sommeil sur les yeux de l'infortuné, et la douleur qui le presse semble se taire étonnée, devant ces convulsions de la nature. Plus souvent encore qu'il invoque le souffle léger du zéphir; qu'il le cherche sur-tout dans le silence des champs, loin d'une vive lumière, sous un abri de feuillage, au bord d'un ruisseau qui murmure, et l'œil fixé sur la moisson qu'il balance avec mollesse; cette vue douce et mélancolique semble enchanter la douleur; et le sommeil a surpris, dans cette heureuse position, plus d'un ami de la nature. Si le malade ne peut être transporté dans les champs pour en jouir, qu'une adroite imitation l'en dédommage; parez de fleurs l'appartement qu'il habite; ménagez-y une

douce obscurité ; faites-y entendre le bruit uniforme d'un jet d'eau ; balancez un voile devant ses yeux ; agitez l'air autour de lui, par de légères ventilations ; et que tout le rappelle au silence et au repos.

Des alimens et des boissons.

Les poëtes ont dit, en parlant d'un infortuné, *il vit de sa douleur, et se nourrit de larmes*. Cette idée est vraie ; elle s'applique toute entière à celui qui souffre ; il doit être peu nourri, sur-tout si la douleur n'a que de courts intervalles de repos, car la digestion s'opère mal alors ; la nature, toute entière à la douleur, semble assez occupée par le soin de la soutenir et de la combattre. Donnez peu d'alimens à-la-fois ; choisissez-les de préférence parmi les végétaux ; leur usage soutenu émousse la sensibilité. Le lait rend de grands services, quand il est permis par la nature de la maladie ; il a guéri seul les douleurs les plus invétérées. L'eau pure est la meilleure boisson, sur-tout en la chargeant d'une légère dose de nître ; elle prévient les aigreurs, corrige les digestions imparfaites, calme et rafraîchit les nerfs irrités. Le vin ne doit être employé que comme médicament, ou à la dose qui le rend narcotique.

Le sommeil et la veille.

Veillez autour du malheureux qui repose ; éloignez-en le bruit, le tumulte et les insectes

ennemis ; que tout ce qui l'entourre soit soumis au besoin qu'il a du repos ; chassez le zèle indiscret, la tendresse déplacée ; reculez un remède que l'heure semble appeller ; le sommeil est celui qui lui convient le mieux ; l'abréger c'est ajouter à ses maux ; c'est changer une guérison contre son espérance. Que son corps repose mollement ; que son lit soit souvent changé ; le pli de rose qui froissoit le Sybarite indolent, blesse en réalité un corps brisé par la douleur ; placez dans un lieu plus élevé la partie qui en est le siége (116) ; qu'elle soit immobile, que les voiles qui la recouvrent ne pèsent point sur elle, et qu'ils soient chauds et légers.

Lorsque la dernière heure du sommeil a sonné, occuppez-vous des moyens de ramener ce favorable repos ; que l'art agisse alors, et remplisse, par les espérances qu'il donne, l'intervalle qui doit s'écouler jusqu'à son retour. Pour l'assurer davantage, ne craignez même pas de le différer ; en prolongeant la durée de la veille, c'est le rendre plus nécessaire ;

(116) Le citoyen *Guerin*, ancien chirurgien en chef de cet hôpital, a communiqué à la société de médecine, des observations intéressantes sur l'utilité de la position haute des membres dans les fractures et les maladies chroniques des extrémités.

et la nature se prête mieux à un repos dont elle a plus senti le besoin. Pour arriver au même but, ordonnez au malade de se fatiguer quelquefois : qu'il fasse tout l'exercice que lui permettent ses forces et sa sensibilité ; il fortifie les organes, et chasse les douleurs légères. Lorsque tout exercice étoit impossible, *Asclépiade* (117) faisoit bercer le malade dans un lit suspendu ; il avoit éprouvé combien cette douce agitation (118) émousse le sentiment de la douleur. L'homme que frappe un accident subit, agite la partie blessée par des mouvemens involontaires, et semble indiquer à l'art le sujet d'une heureuse imitation (119). Le mouvement et le repos.

Ne souffrez point que de trop abondantes excrétions fassent naître la foiblesse ; il faut des forces à celui qui doit souffrir long-temps ; il faut que le peu d'alimens qu'il prend lui Les excrétions.

---

(117) Hist. de la chir. tom. 1, pag. 347.

(118) Goutte bien promenée
Est à demi pansée. *La Fontaine.*

(119) Il n'est personne qui n'ait éprouvé quelquefois combien un travail opiniâtre a d'empire sur certaines douleurs ; et l'on peut dire, en général, qu'elles sont beaucoup mieux supportées par ceux qui se livrent aux exercices fatigans ; aussi étoient-ils recommandés par toutes les institutions de *Lycurgue.*

profite; et de tels accidents troublent la nutrition, procurent des métastases funestes, et peuvent ameuer la mort. Un état opposé n'est pas moins à craindre, et demande des soins aussi empressés; il échauffe, porte à la tête, produit une fausse pléthore, la fièvre, l'insomnie, augmente la douleur, en fait naître de nouvelles, et amène, à sa suite, une foule d'épiphénomènes qui surchargent la maladie, et retardent sa guérison.

Les passions de l'ame.

Veillez, ah veillez sur-tout sur l'ame de celui qui souffre; occupez-vous aussi de son sommeil et de son repos; n'y laissez pénétrer que les passions douces et généreuses. Que toutes les pensées qui en sortent, que toutes celles qui y sont reçues parlent espérance et plaisir. La douleur se nourrit de pensées sombres, n'en offrez que de gaies; mettez dans votre conversation ce ton de l'aménité, cet air de l'intérêt qui force la confiance: ne promettez pas trop, mais au moins promettez; un doux espoir est l'aliment du courage, et le courage, quand on soufre, est bientôt épuisé (120). Rappellez, à des idées

(120) Avec trois jours de diette, disoit *César*, je rendrois un homme poltron. J'ai vu la douleur produire cet effet plus rapidement encore que la diette.

chères;

chères ; peignez des temps où l'on fut plus heureux ; découvrez la félicité que promet l'avenir ; offrez-en l'image dans l'exemple connu des mêmes maux soulagés ou guéris. Si l'ame se ferme à ces riantes idées, ne persistez pas trop à en offrir le tableau ; il deviendroit insupportable. Que votre ton devienne plus sévère ; qu'il soit triste alors comme la pensée de celui qu'il faut guérir ; peignez-lui des maux plus cruels que les siens ; peignez-lui le danger de son accablement ; répétez-lui les mots de courage, de religion, d'un dieu, des devoirs d'un époux, d'un citoyen, d'un père ; attendrissez, assouplissez son ame ; arrachez-en les larmes ; osez même y porter quelquefois de plus profondes commotions ; osez y exciter la colère ou la peur ; mille faits ont prouvé (121) que la douleur se taisoit devant elles ; mais soyez avares de ces remèdes violens ; soyez prudens dans leur application ; car le poison est bien près du remède. Enfin, pour émousser cette sensibilité funeste, invoquez tous les sens ; Les sens
flattez l'œil par des objets qui lui plaisent ou qui

(121) J'en ai recueilli un grand nombre dans un discours sur l'influence de la révolution sur la santé publique, lu, il y a deux ans, à l'ouverture de mes cours, et consigné, par extrait, dans le journal de santé de la société de Paris, de cette époque.

l'étonnent ; la vue d'un grand monument ; d'une situation pittoresque, d'un spectacle touchant, d'un tableau sublime, d'une statue dont l'art s'honore, peuvent opérer, dans la douleur, une diversion utile. Enchantez-la par d'agréables odeurs, par des mets savoureux ou long-temps désirés ; faites entendre à l'oreille les chants sublimes des poëtes, ou la prose non moins belle des *Fénélon* et des *Rousseau ;* que les doux sons de l'harmonie prennent le même chemin pour arriver au cœur ; si *Amphion* sut calmer les tigres en fureur ; si *Orphée* suspendit les douleurs du Tartare ; si *David* appaisa la colère de *Saül ;* croyez que vous n'employerez pas en vain leur charme séducteur. *Athénée* s'en servit pour guérir une sciatique ; *Théophraste*, *Aulegelle* et *Bonet* soulagèrent la goutte ; *Sauvages*, la migraine, *Pomme* et *Tissot* des accès histériques. Un organiste en délire fut guéri par un concert ; la musique des camps et le bruit de l'airain qui tonne, suspendent la douleur du guerrier, et font germer souvent, dans des ames timorées, tout le courage des héros. Enfin, profitez de la sensibilité du toucher, pour exciter, sur la peau, de légers châtouillemens ; le châtouillement force le rire ; il s'associe à l'idée du plaisir ; il la

rappelle en plaçant le corps dans la situation qu'il fait naître ; et cette heureuse illusion est encore un bienfait.

Voilà par quels moyens vous émousserez le sentiment de la douleur, en agissant, non sur elle, mais sur les nerfs qu'elle tourmente, sur la sensibilité qu'elle excite, sur l'ame qu'elle déchire ; en modifiant, avec art, la manière d'être et de sentir ; en substituant, à propos, les sensations entr'elles ; en remplissant le cœur ; en occupant l'esprit. Vous aggrandirez ainsi le cercle des moyens calmans, et l'art vous devra de nouveaux trophées. Sans doute ils sont nombreux ces moyens, l'ébauche que je viens de tracer, peut vous en donner l'idée ; ils sont nombreux ; mais la douleur les a souvent vaincu ; que faire alors ? Quelle digue opposer à son activité funeste ? l'art n'a plus à choisir qu'entre deux extrémités ; il faut suspendre ou détruire la vie, dans la partie qui souffre, ou l'emporter avec le fer. Moyens pour suspendre ou détruire la vie dans la partie qui souffre.

Pour suspendre ou détruire une sensibilité dangereuse, il faut agir nécessairement sur les organes qui la produisent, c'est-à-dire ; sur les nerfs et sur les vaisseaux. La compression est le moyen le plus simple ; elle soulage toujours, en produisant, pour ainsi La compression.

dire, une défaillance momentanée, dans la partie douloureuse, par la soustraction des sucs qui doivent y porter le sentiment et la vie (122). L'instinct le plus machinal semble nous en donner le conseil; la main se porte malgré nous sur le front, pour comprimer la tête, dans la migraine, ou sur la joue pour calmer une douleur de dent (123). L'homme que presse une colique violente, se courbe sur lui-même, ou se comprime le ventre contre le sol; les mains se portent, avec rapidité, sur le membre qui vient d'être blessé, et l'embrassent, avec force, pour en soulager la douleur. Par une imitation réfléchie de ses mouvemens, les anciens, dans la céphalée, comprimoient la tête par des ligatures qu'ils faisoient porter sur l'artère temporale, ou sur la maxillaire inférieure. Les Assyriens pour circoncire sans douleur, faisoient naître une sorte d'apoplexie, en comprimant les

(122) Ceux chez qui la moëlle épinière est comprimée par la luxation des vertèbres, ne sentent plus les extrémités inférieures, et tout le monde a éprouvé cette paralysie momentanée, qui naît de la compression du nerf sciatique, dans une fausse attitude, ou l'entrecroisement des cuisses.

(123) *Vanswieten* parle d'un charlatan d'Amsterdam, qui guérissoit la douleur de dents en comprimant fortement un nerf derrière l'oreille, ou le nerf maxillaire inférieur, sous la lèvre. Tom. 1, pag. 335.

veines jugulaire, au moment de l'opération (124). La ligature que l'on plaçoit au-dessus des membres que l'on amputoit, s'appliquoit dans la même intention. *Vauswiéten* a soulagé les spasmes les plus violens des extrémités par des bandages appliqués dans toute leur étendue, et *Théden* a, par le même moyen, rendu à l'insensibilité des ulcères variqueux ou des membres considérablement engorgés.

La compression, faite avec art, peut être d'autant plus utilement employée, qu'elle peut se faire par-tout, à volonté, et loin du siége de la douleur ou sur le siége même. Ce moyen simple et facile, n'a point été assez employé dans l'art, sur-tout dans les douleurs aiguës et inflammatoires, où il sembleroit devoir être d'autant plus favorable, qu'en suspendant le cours du sang vers la partie emflammée, il enleveroit à la douleur un de ses principaux élémens. Mais il auroit toujours l'inconvénient de ne pouvoir s'appliquer à tous les cas, et de ne produire qu'un bien momentané; en rendant la compression permanente, on tomberoit dans

(124) *Morgagni*, épist. 19. 22. 37. — *Bruhier*, de l'incertitude des signes de la mort. Tom. 2, pag. 247.

l'inconvénient des ligatures qui font naître la gangrène, si on les applique à des vaisseaux ou à des nerfs principaux, et qui deviennent inutiles dans les cas opposés par la facilité avec laquelle la sensibilité se rétablit par la voie des anastomoses; au moins donnerois-je le conseil de n'avoir jamais recours à la ligature des vaisseaux, toujours insuffisante pour calmer la douleur, comme j'ai eu souvent occasion de l'observer, en opérant des anévrismes. Il n'en seroit pas de même de la ligature des nerfs, ou leur section par l'instrument tranchant; si l'on réfléchit aux paralysies qui suivent certaines luxations du bras et de la cuisse dans lesquels les nerfs ont été contus, à celles qui accompagnent leur section, au soulagement que procure leur division totale, quand elle n'étoit que partielle, à l'atrophie qui succède dans un membre à la contusion de son nerf principal, ou à des douleurs qui ont long-temps porté sur lui, on concevra qu'il est naturel d'espérer que la compression, la ligature ou la section d'un nerf pareil, pourroit calmer certaines douleurs au-dessus des ressources de l'art; et j'oserois proposer de paralyser, d'atrophier, de dessécher ainsi, par de semblables moyens, un membre qui porteroit

La ligature des vaisseaux ou des nerfs.

Idée sur les avantages de la section des nerfs.

un ulcère incurable, un cancer, un spina ventosa, un anévrisme ou une tumeur anomale dans le même cas ; on éviteroit peut-être par-là, le danger d'une opération plus grave, ou l'on rendroit au moins supportable une vie toute consacrée à la douleur.

Au défaut de la compression et des ligatures, ayez recours aux agens capables de détruire les nerfs où se développe une si douloureuse sensibilité. Les caustiques et le feu vous en fourniront les moyens (125) ; vous n'y chercherez plus des irritations utiles, mais le calme de la destruction ; vous ne les appliquerez plus loin du siége de la douleur, mais sur la douleur même ; vous ne vous contenterez plus d'entâmer les surfaces ; mais vous consumerez jusqu'aux dernières couches irritées. Vous ferez un eschare sec, solide, sous lequel s'établira une douce suppuration, et qui ne vous offrira plus à traiter qu'un ulcère dans sa simplicité ; c'est ainsi que la douleur de dents la plus cruelle se calme sous l'application de l'aiguille rougie, par laquelle le nerf dentaire est consumé ; que

Les caustiques et le feu.

(125) Le feu est à préférer, toutes les fois que la pusillanimité du malade n'y met point d'obstacle ; il détruit, sur-le-champ, les parties qu'il touche, et prolonge moins l'irritation.

la cautérisation de quelques filets nerveux du petit sympatique, a calmé le tic douloureux, et des convulsions partielles de la face; qu'*Ambroise Paré* arracha *Charles IX* à la mort, en brûlant un nerf du bras piqué dans la saignée; que *Marc-Aurèle Séverin*, *Fabrice de Hilden*, et beaucoup d'autres, que nous avons cités, ont calmé, par le feu, les plus atroces douleurs; enfin, c'est par le même moyen que j'ai souvent suspendu, comme par enchantement, les douleurs aiguës des charbons les plus malins (126).

De l'instrument tranchant. L'emploi des caustiques et du feu, sup-

(126) Dans le grand nombre de faits que je pourrois citer, je ne rappellerai que celui d'un nommé *Bouchon*, conducteur en chef des convois militaires, que je venois de guérir d'un charbon à la face, par l'application du feu, et chez qui la même maladie, au quinzième jour de traitement, se renouvella dans le pharinx, à la partie inférieure de l'amigdale. L'accident n'avoit reparu que depuis trois heures; et déjà il suffoquoit, le col étoit gonflé, la poitrine prise, la tête embarrassée, quelques momens de plus il étoit mort. Je proposai, et le malade eut le courage de l'accepter, une nouvelle application du feu. Quatorze fois je portai un fer rougi à blanc dans le fond de la gorge, derrière le voile du palais; les accidens sembloient s'éteindre sous ces applications successives; à la quatorzième, il respira librement; le calme se rétablit dans toutes ses fonctions; un dépôt se forma au côté correspondant du col, s'ouvrit en dehors, et la guérison fut radicale au vingtième jour.

pose cependant peu de profondeur dans le siége de la douleur, peu de volume dans les parties qu'il faut détruire, et assez de simplicité dans leur composition, pour qu'on puisse les employer sans danger ; lorsque ces dispositions n'ont pas lieu, la cautérisation ne peut plus être admise ; il faut livrer au fer, qui les sépare du tout, des organes qu'on ne peut plus conserver sans danger ; ainsi, la main de l'opérateur le conduit au centre d'un foyer profond ; les tumeurs qui s'élèvent à la surface du corps sont extirpées ; l'œil carcinomateux est enlevé de son orbite ; la dent cariée, arrachée de son alvéole ; le sein, frappé de cancer, est détaché de la poitrine ; le testicule, au degré du sarcocèle, est enlevé de ses tuniques, et les membres qu'altèrent d'incurables douleurs, sont séparés par le couteau et par la scie, d'un corps auquel ils n'appartenoient plus, que par le rapport de la plus funeste sensibilité.

Mais, est-ce donc toujours en ennemie qu'il faut traiter la douleur ? L'art doit-il toujours s'armer contre elle ? Non, citoyens ; il n'étoit pas sans motif ce *Possidonius*, qui disoit, en la bravant, que la douleur n'est point un mal ; privilége des êtres sensibles, elle importe à l'harmonie de la vie ; elle est Utilité de la douleur.

un de ses élémens : sans elle, nous ressemblerions à ces corps inanimés, qui semblent braver les siècles ; nous vivons moins qu'eux sans doute, mais notre existence est sentie, et un moment de sentiment vaut une éternité de vie ; c'est la douleur qui nous vaut le plaisir ; la nature la fit, dit *Montaigne*, pour l'honneur et le service de la volupté (127). *Socrate*, après avoir quitté ses fers, jouissoit de la démangeaison que leur pesanteur avoit causé ; il se réjouissoit à considérer l'étroite alliance de la douleur et du plaisir ; l'homme qu'on vient de délivrer de la pierre, la femme qui devient mère, sentiroient moins leur joie s'ils l'avoient achetée par de moins vives douleurs ; et j'ai souvent appris de ceux à qui je venois de faire une opération cruelle, que rien n'est délicieux comme l'heure de sommeil qui la suit.

Non, la douleur n'est point notre ennemie ; et ce fruit amer de la nature, cache le germe d'un grand bienfait ; c'est un effort salutaire, un cri de la sensibilité par lequel notre intelligence est avertie du danger qui nous menace ; c'est le tonnerre qui gronde avant que de frapper ; c'est le cri du bâtiment qui menace

(127) Essais de *Montaigne*, in-4°., pag. 486.

ruine; sentinelle vigilante; sans elle la mort s'avanceroit sur nos têtes, avant que nous l'eussions soupçonnée; amie sincère, elle nous blesse pour nous servir, et la médecine imite chaque jour, avec succès, ses irritations salutaires; unie au spasme (128), elle diminue la pléthore, dissout les engorgemens, chasse les humeurs hétérogènes; fixée sur la tête, elle produit une hémorragie ou un vomissement salutaire. La poitrine lui doit souvent l'avantage de se débarrasser par d'abondantes expectorations (129); les maux de ventre, les coliques, le choléra morbus, sont utiles pour chasser des humeurs accumulées (130). Lorsque sous le nom de goutte, elle vient assiéger la vieillesse; elle la protège contre toute autre infirmité, et lui promet longue vie. Enfin, quant à nos derniers momens, la douleur semble épuiser sur nous ses traits les plus aigus, elle nous sert encore à moins regretter la vie, et nous fait voir, comme un bonheur, l'asyle de l'éternel repos.

---

(128) *Hoffman* a remarqué que les spasmes sont salutaires dans les maladies.

(129) Dans le catharre suffoquant, dans les maladies séreuses ou soporeuses, rien n'est plus utile qu'une douleur qui se développe, ou que l'on excite au-dehors.

(130) *Gilibert*, autocratie de la nature.

Conseils aux jeunes Médecins.

O vous pour qui j'ai crayonné ce foible esquisse de la douleur, élèves dans le plus beau des arts, que l'étude de ce sentiment pénible soit l'objet constant de vos méditations et de vos travaux. Songez que la douleur est le fardeau le plus pesant dont nous ait chargé la nature ; qu'elle empoisonne toutes les joies, toutes les félicités ; que personne ne veut la supporter long-temps ; que ce sera toujours en raison du plus d'empire que vous aurez sur elle, que vous recueillerez de vos Concitoyens l'admiration, le respect, et la reconnoissance plus douce qu'eux. Ne l'appréciez jamais par ce qu'elle vous paroît être ; mais parce que le malade semble souffrir ; il n'est point de petite douleur pour celui qui souffre, et chacun veut être plaint. Gardez-vous de croire à toutes les promesses qu'elle enfante(131); invoqués comme des dieux, au milieu du danger, vous serez souvent oublié comme eux ; imitez-les alors, et contens du bien que

(131) Oh combien le péril enrichiroit les Dieux,
Si l'on se souvenoit des vœux qu'il nous fait faire !
Mais le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On songe seulement à ce qu'on doit à la terre.
La Fontaine.

vous aurez faits ; payez-vous par son souvenir. Lorsque vous armerez votre main du fer de la douleur, prenez toujours conseil de votre cœur ; lui seul vous apprendra l'art de la rendre légère ; unissez les accens de la consolation aux cris d'une opération cruelle ; le son de votre voix, dans ces momens affreux, et le doux nom de l'espérance, sont le premier beaume de vos blessures. Lorsque, moins heureux, il vous faudra rester spectateurs impuissans de la douleur, n'offrez pas séchement la triste patience ; faites-la supporter par le langage du cœur ; songez que le malheureux qui souffre est avide d'illusions, et que vous les lui devez, puisqu'il vous les demande ; enfin, quels que soient les chagrins de votre état, ou les injustices dont on vous abreuve, soyez toujours les bienfaiteurs des hommes, et croyez qu'un titre aussi beau doit faire oublier bien des peines.

FIN.

Les Libraires REYMANN, et Comp. ayant correspondance avec tous les Libraires d'Allemagne, procureront tous les ouvrages qu'on désirera; ils tiennent un assortiment considérable en tous genres de littérature et en langues étrangères, au prix le plus modéré, sur-tout en latin, italien, anglais, allemand, espagnol.

Boerhaave, prælectiones medicæ, in-4.° 5 vol. 1748.

Eyerel, commentatio in stollii aphorismos de febribus, in-8.° 6 vol. 1791.

Franck, ratio medendi in instituti clinici. Ticinensis, in-8.° 2 vol. 1797.

Gœrtner de fructibus et seminibus plantarum, in-4.° 2 vol. cum 180 tabul. 1793.

Gramberg, de vera notione et cura morborum. in-8. 1793.

Haller, disputationes anatomicæ selectæ. in-4.° 8 vol. fig. 1750.

Haller, disputationes ad morborum historiam et curationem facientes, in-4.° 8 vol. fig. 1760.

Hyppocratis, opera genuina curante Haller. in-8.o 4 vol. 1784.

Loschge, de sceleto hominis symertico. in-8.° 1795. br.

Milman, de natura et curatione hydropis. in-8.° 1795.

Murray, apparatus medicaminum. in-8.o 6 vol. edit. 2.a auctior cur. Althof. 1793.

Pharmacopæa Wirtenbergica. in-4. 1785.

Plenck, physiologia et pathologia plantarum. in-8.o 1794.

Principes artis medicæ curante Haller. in-8o 11 vol. 1774.

Quarin de curandis febribus et inflamationibus, in-8. 1781.

Reuss, dispensatorium universale, cum supplement. in-8.° 3 vol. 1793.

Sagar, systema morborum symptom. in-8. 2 vol. 1783.

Schmidel, Icones plantarum et analyses partium, in-fol. 3 vol. cum 75 tabul. color. 1795.

Stoll, prælectiones in morbos chronicos. in-8.° 2 vol. 1788.

Stoll, aphorismi de febribus. in-8.° 1786.

Vogel, de cognoscendis et curandis corporis humani, in-8.o 2 vol. 1785.